

## TFE 2020 [LBARC2200] -LOCI Bruxelles

**Titre:** Sex in the City, Le *queer* en architecture comme outil de déconstruction des systèmes normatifs dans les sociétés édifiées.

Etudiante : Camille Kervella  
Copromotrice-experte : Chloé Salambier  
Copromotrice 2 : Cécile Chanvillard  
Copromotrice 3 : Christine Fontaine  
Date de présentation : 23-26 juin 2020

### **RÉSUMÉ**

Existe-t-il une architecture *queer* ou des espaces hétéronormés ? Peut-on percevoir et construire avec un « prisme *queer* », quand on est sous l'emprise de systèmes normatifs et que l'on essaie de s'en défaire par un travail en & sur l'architecture ? Ces dernières années ont été marquées par la multiplication de recherches, liées au genre, au sexe et à la sexualité. Et en architecture aussi, il est légitime de se poser la question de l'influence et de la présence de ces questions dans ce domaine. Quel est l'état à la ville de Bruxelles, est-elle un territoire conquis ou en cours d'appropriation pour les femmes\* et la communauté lgbtqia+ ? Quels outils peuvent développer les architectes pour construire en ayant conscience des problématiques spécifiques *queer* ? En faisant appel à des stratégies d'occupation de réappropriation de lieux existant et représentatifs d'un système d'oppression ? Comment vient-on servir les intérêts d'une communauté minoritaire, tout en rendant sa culture et son histoire accessible ? Ce sont là des questions qui forment l'ensemble de ce travail, et dont les réponses se composent dans un projet d'architecture.

### **MOTS-CLEFS**

Reconversion du Bâtiment, Politique et pouvoirs publics, Habitat social, Perception de l'architecture, Féminisme, Sexualité, Qualité de la vie, Établissement de Santé, Bâtiment culturel, Bâtiment public, Diversité Culturelle, Commissariat, Identité culturelle, Femme, Étude de genre, Minorité, Exclusion sociale, Espace social

*Sex in the City*

Camille Kervella



# SEX IN THE CITY

Le *queer* en architecture comme outil de déconstruction des systèmes normatifs dans les sociétés édifiées.

LBARC 2231 | Atelier de recherche en ☞ sur l'architecture : Compositions

*Camille Kervella*

Co-promoteur rices

*Cécile Chanvillard*

*Christine Fontaine*

*Jean-Jacques Jungers*

*Gérald Ledent*

Experte

*Chloé Salembier*

Université catholique de Louvain  
Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (Site de Bruxelles)

## Table des matières

<b>1</b>	<b>Avant Propos</b>	9
<b>2</b>	<b>Introduction</b>	13
<b>3</b>	<b>État de l'art</b>	21
3.1	Bruxelles...	21
3.2	... sous le prisme <i>queer</i>	23
3.2.1	Place de la Bourse, scène de la performance masculine	25
3.2.2	Les cours de récréation manquent d'imagination	25
3.2.3	Publique mais pas populaire	27
3.3	... et ces lieux d'existences <i>queer</i>	31
<b>4</b>	<b>Outils de l'architecte</b>	39
4.1	Présentation des problématiques <i>queer</i>	39
4.2	La visibilité	41
4.2.1	Par l'occupation	41
4.2.2	Par l'esthétique	43
4.3	L'accessibilité	47
4.3.1	Les caractères inclusifs/exclusifs de l'architecture	47

4.3.2	Le <i>care</i>	49
<b>4.4</b>	<b>La temporalité</b>	55
4.4.1	Les <i>safe-place</i>	55
4.4.2	La non-mixité	57
<b>5</b>	<b>Célébration <i>queer</i></b>	63
<b>5.1</b>	<b>Déconstruire l'invisibilisation</b>	63
5.1.1	Travailler avec les systèmes existants	65
5.1.2	<i>We are here. Watch us</i>	69
<b>5.2</b>	<b>L'accès à l'équité, un programme qui prend soin</b>	73
5.2.1	<i>Giving care</i> , la culture comme terrain d'entente	73
5.2.2	<i>Caring about</i> , le logement un enjeu pérenne	73
5.2.3	<i>Taking care about</i> , se préoccuper de la santé	75
5.2.4	<i>Care giving</i> , un lieu de célébration	77
<b>5.3</b>	<b>Prendre le temps avec des attentions particulières</b>	81
5.3.1	L'ouverture face à l'intimité	81
5.3.2	L'accès et le rapport à l'espace public	83
5.3.3	L'occupation des espaces liés au temps	83
<b>6</b>	<b>Conclusion</b>	89
<b>7</b>	<b>Bibliographie</b>	95



## Remerciements

Mes remerciements et ma gratitude infinie vont d'abord à ma mère et mon père qui malgré leurs appréhensions ont su me soutenir et me prouver à chaque instant que j'avais de la valeur tout comme mon travail. Je les remercie aussi pour m'avoir donné le courage, le culot et les moyens de mener mes études à bien.

Merci à mes professeur.e.s, Cécile Chanvillard, Christine Fontaine, Jean-Jacques Jungers et Gérard Ledent d'avoir été aussi encourageant·es et bienveillant·es. Et pour le suivi et leurs recommandations qui ont pu être apportées à ce travail. Merci à ma promotrice, Chloé Salembier pour m'avoir soutenue et donné les outils nécessaires pour conduire ce travail à devenir une fierté.

Merci à mes amitiés fidèles, à Camille et Loris pour m'avoir fait grandir et m'avoir aidée à entretenir la curiosité et le courage qui m'ont été nécessaires pour ce travail.

Merci à mes ami·es du Mirail, à Théo et Léana d'être des inspirations à travailler plus, mieux et à prendre soin.

Merci à mes ami·es de Paris Val de Seine. Merci à Benoît d'avoir été indispensable depuis notre rencontre, un ami et un soutien sans failles. Merci à Clément pour son enthousiasme et sa présence sur lesquels j'ai toujours pu m'appuyer. Merci à Nathan et Victor, pour leur amour et d'être la preuve vivante des raisons pour lesquelles il faut se battre, pour les valeurs qui nous sont importantes.

Merci aussi à Auriane, Coline, Gaspar, Germain, Héloïse, Ilana, Raphaëlle, Sacha, pour leur présence même à distance.

Merci à mes ami·es de LOCI, pour leur soutien et pour avoir fait de ce master une possibilité de s'épanouir. Merci à mon groupe de cardiologues Alexandrine, Lorraine et Yassine d'avoir rendu ce travail bien agréable. Merci aux tatas, Claire, Emma, Elodie, Floriane et Mathilde d'avoir construit avec moi ce sentiment de sororité et d'avoir créé cet espace hors du temps et hors des lieux, pour partager cette expérience ensemble. Merci spécialement à Gwenaëlle et Mara d'avoir été de véritables alliées et de m'avoir poussée à rester à Bruxelles, ce qui m'a permis de produire ce mémoire. Merci à Cédric, Gaspar, Gaëtan, Jules, Marco, Rodin, Simon, d'avoir été des regards masculins indispensables à ce travail et d'avoir fait preuve d'une curiosité stimulante. Merci à Apolline, Dorothée, Marie et Inès qui, sans certainement s'en rendre compte, ont été des inspirations pour moi.

Merci à ma colocataire Léa de m'avoir supportée. Merci à Marie et Victoria pour leur soutien féministe et d'être venues marcher avec moi le 8 mars.

Merci à toutes les personnes qui m'ont montré leur soutien, qui ont partagé leur travail avec confiance, et même celles, qui au contraire, m'ont fait comprendre pourquoi ce travail était important par leur ignorance et leur réticence.

Mais surtout merci à toutes ces femmes que j'ai aimées, que j'aime encore et que j'aimerai un jour. Car elles sont aussi la raison de l'existence de ce travail.



photographie prise par l'auteur,  
pendant la manifestation du 8 mars,  
journée internationale des droits des femmes  
collage du collectif la Fronde

# 1 Avant Propos

Parler ou traiter de sexe dans la société, à sa grande échelle, est souvent tabou puisque cela relève de l'intime. C'est un sujet qui englobe une multitude de questionnements qu'ils soient sexués ou sexuels. Ceci concerne aussi bien la question de l'identité sexuelle, que celle du désir, mais aussi du contrôle. Si définir la place du sexe en architecture s'avère aussi complexe aujourd'hui, c'est tout simplement car cette question touche à un sentiment ou une identité personnelle, et que celle-ci tend à être définie à une échelle trop grande pour pouvoir être définie correctement. Par cette recherche sur la présence du sexe dans nos sociétés édifiées et l'impact des systèmes normatifs sur nos espaces construits, une tentative de définition est amorcée. Cet écrit se compose avec des notions telles que l'identité de genre, de sexualité, de théorie *queer*, et comporte une étude sur un territoire, Bruxelles, qui lui est, européen, occidental, capitaliste et patriarcal<sup>1</sup>. La société telle qu'on la connaît aujourd'hui se définit selon des normes, qui elles-mêmes sont une représentation, soit d'une majorité, soit d'une habitude. Pour ce qui est du genre et de la sexualité aujourd'hui, la norme est d'être cisgenre<sup>2</sup> et hétérosexuel<sup>3</sup>. Cette observation est acceptée et assimilée par la grande majorité des sociétés contemporaines - notamment en raison du système patriarcal -. Plaçant l'hétérosexualité au centre des préoccupations sexuelles et fait graviter d'autres sexualités autour. Ce système place également l'hétérosexualité comme sexualité « par défaut ». Or de nombreuses études, mais aussi l'émergence de luttes LGBTQIA+<sup>4</sup>, prouvent qu'il existe bien des sexualités, ou du moins un spectre de la sexualité, plutôt qu'un système binaire entre l'hétérosexualité et « autre ».

Les identités de genre sont multiples bien qu'on soit habitué·es à traiter le genre dans sa binarité femme/homme. Mais ce mémoire prend en compte le fait qu'il existe et qu'il est nécessaire de prendre en considération l'importance de préoccupations liées au genre, c'est aussi pour cela que ce mémoire est rédigé en écriture inclusive.

La notion de genre relève d'un sentiment personnel mais aussi de la manière dont un individu s'identifie. La notion de genre inclut le choix (ou non) de se définir soi-même. Incluant la binarité femme/ homme mais également les personnes qui ne s'identifient ni comme femme, ni comme homme, représentées par exemple par l'identité trans

---

<sup>1</sup> Le patriarcat selon le Larousse : « Forme d'organisation sociale dans laquelle l'homme exerce le pouvoir dans le domaine politique, économique, religieux, ou détient le rôle dominant au sein de la famille, par rapport à la femme. »

<sup>2</sup> Personne dont l'identité de genre correspond au sexe biologique. C'est-à-dire une personne de sexe masculin s'identifiant comme homme ou une personne de sexe féminin s'identifiant comme femme. Opposé à Trans pour Cis et à Transgenre pour Cisgenre.

<sup>3</sup> L'hétérosexualité selon le Larousse : « *Se dit de quelqu'un dont le désir sexuel le porte vers des individus de sexe opposé, et non vers des individus de même sexe que lui.* ».

<sup>4</sup> lesbiennes, gaies, bisexuel·les, trans, *queer*, intersexe, aro/axésuxé·es et plus



photos des manifestation et émeutes de *Stonewall*  
photo de Marsha P. Johnson, militante et activiste pour les droits LGBTQIA+

ou non-binaire ou les personnes intersexe. À noter que le genre est une construction sociale, c'est l'environnement, la société dans laquelle nous vivons qui définissent les rapports de genre, c'est-à-dire ce qui est « être homme » ou « être femme » et ces définitions varient selon les environnements et les origines. Le genre est donc à séparer du sexe. Le sexe est biologique quand le genre est une construction normative.

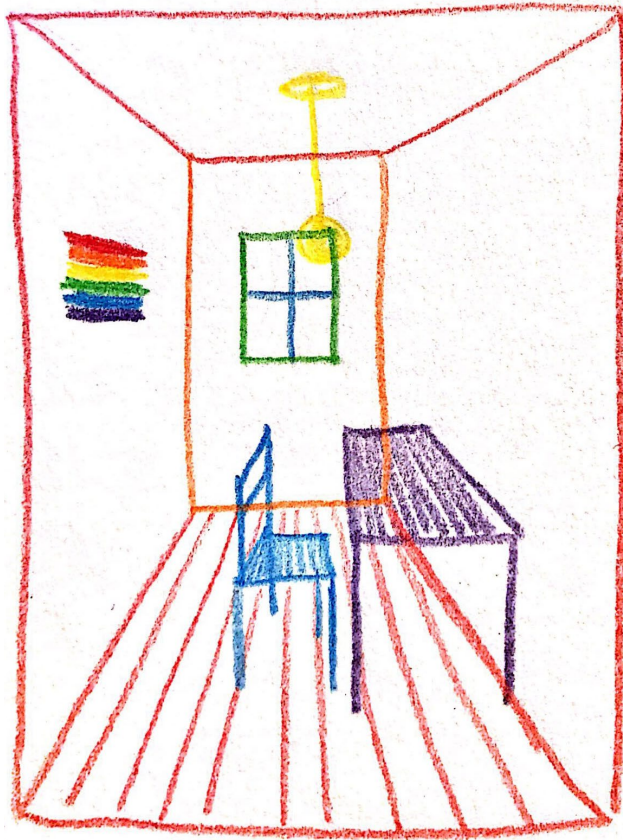
Aujourd'hui, l'émergence et aussi la classification de toutes les sexualités peut parfois être submergé. L'un des problèmes réside dans le fait que la manière de décrire ou comprendre la sexualité est basée sur un système binaire, catégorisant, voir même stigmatisant, alors qu'au contraire la sexualité, en elle-même, est fluide. C'est ce qui a poussé les personnes LGBTQIA+ elles-mêmes à devoir se définir par des termes pour justifier leur existence. Pour définir la sexualité de manière générale sans rentrer dans des spécificités, un terme, qui n'est pourtant pas nouveau, a émergé ces dernières années. Parfois des personnes issues de la communauté LGBTQIA+ se définissent elles-mêmes comme *queer*.

*Queer* vient de l'anglais et se traduit comme un synonyme « d'étrange », peu commun ou encore « bizarre ou tordu ». Ce terme était en premier lieu utilisé pour définir de manière péjorative les personnes de la communauté LGBTQIA+. Vers la fin des années 1990, ce terme est réellement réapproprié par cette communauté en symbole de résistance face à l'oppression, notamment de la police et pour exemple lors des émeutes de *Stonewall*<sup>5</sup>. Ce terme, aujourd'hui réapproprié<sup>6</sup>, permet de définir et de rassembler toute personne ne s'identifiant pas comme cisgenre et/ou hétérosexuelle. *Queer*, ayant une nouvelle définition, reste le terme le plus générique pour définir toute une communauté construite hors des normes. Le mot *queer* joue donc sur cette dualité. Il tend à intégrer un ensemble de personnes qui ne le sont pas de manière générale dans la société, et à la fois créer le sentiment d'appartenir à une communauté qui se rassemble et apporte un soutien lié à des besoins et des problématiques spécifiques à toute personne « hors norme ». Avec l'usage plus récurrent de ce terme, sont aussi nées des recherches étant identifiées comme des théories *queer*. Le principe de cette recherche est de comprendre comment se créent les normes et comment la sexualité, le sexe et les identités de genre, influencent nos comportements, notre histoire et nos rapports humains. L'objet de ce travail est de lier ces théories au domaine de l'architecture.

---

<sup>5</sup> *Stonewall riot*, émeute ayant donné suite au raid constant de la police dans ce bar qui avait pour habitude de réunir des personnes de la communauté *queer*, notamment des hommes gay ou des femmes trans. [<https://www.history.com/news/stonewall-riots-timeline>.]

<sup>6</sup> À noter que le terme *queer* ne convient toujours pas à l'ensemble de la communauté LGBTQIA+. Notamment aux personnes qui ont encore le souvenir douloureux d'avoir subi «*queer*» comme une insulte homophobe. Ceci dit, le terme *queer* dans cet écrit n'a aucunement l'intention de se placer comme une provocation ou une non-concédation de son histoire négative, ce terme est, pour les nouvelles générations appartenant à la communauté LGBTQIA+ le terme le plus inclusif pour pouvoir s'identifier.



## 2 Introduction

*« Quand un sujet prête à de nombreuses controverses – ce qui est le cas pour toute question qui, d’une façon ou d’une autre, a trait au ‘sexe’ - on ne peut espérer dire la vérité, on doit se contenter de montrer comment on est parvenu à l’opinion qu’on soutient. »*

Virginia Woolf dans « Une Chambre à soi » (1929).

Est *Queer* ce qui réunit des questions qui lient l’intime et le politique, aussi bien en faisant référence à l’identité de genre, au sexe, ou à la sexualité.

Le terme *queer* souligne et symbolise l’existence à la fois d’individus, mais aussi d’une histoire et d’une culture qui sort des systèmes cisgenres et hétérosexuels.

C’est à la fois une identité, un prisme de vision, mais aussi une position politique. Les théories *queer* permettent de remettre en question ce qui est traditionnel ou « normal » et de comprendre les rapports de force et de pouvoir qui existent entre les individus dans la société patriarcale et hétéronormée<sup>7</sup>.

Ce travail de fin d’étude prend vie suite à une longue réflexion et à un constat : les espaces publics et privés sont influencés et créés dans des dynamiques de pouvoir. Le caractère *friendly*<sup>8</sup> d’un lieu peut se tenir dans la manière dont celui-ci est organisé. Ainsi, l’architecture peut être un outil, pour révéler des systèmes d’oppressions mais aussi pour influencer des comportements, célébrer ou réprimer une culture. Dans ce travail, cette observation se porte principalement sur des questions qui touchent à la relation qui existe entre espace et genre, mais aussi sur les normes de construction qui s’intègrent dans le système patriarcal et aussi hétéronormé.

Le sexisme<sup>9</sup> en architecture peut se comprendre par exemple dans l’organisation des espaces domestiques, et l’attention que l’on porte, ou pas, à des lieux que l’on conçoit comme « typiquement féminin ». Le rapport de domination qui agit sur les personnes socialement identifiées comme femmes\*<sup>10</sup> peut se comprendre aussi

---

<sup>7</sup> « L’hétéronormativité, c’est-à-dire la structuration des sociétés selon un modèle homme-femme à travers des normes qui positionnent l’hétérosexualité comme étant normale et les personnes non hétérosexuelles ou non conformes aux normes de genre comme étant autres ». Olivier Vallerand, *Regards queers sur l’architecture: Une remise en question des approches identitaires de l’espace* 2016

<sup>8</sup> *friendly* : peut se traduire par amical mais surtout définit un niveau de tolérance ou d’acceptation

<sup>9</sup> Le sexisme qui est l’un des rapports de force liés au genre

<sup>10</sup> Le terme Femmes \* dans cet écrit est utilisé pour parler à la fois des femmes cis, des femmes trans ou tout autre personne qui s’identifie et/ou est socialisée comme femme.



photographie prise par l'auteur,  
17 mai 2020 journée internationale de lutte contre les lgbtq+phobie  
Rainbow House rue du marché au charbon

avec les sentiments légitimes d'insécurité qu'elles éprouvent dans l'espace public<sup>11</sup>.

L'exemple concret de ces observations liées au genre et concernant les problématiques *queer* est les toilettes publiques. Pour les personnes trans, non-binaires ou intersexes, la division femme/homme force à un choix, et ainsi les exclut de cette construction spatiale puisque cela ne leur permet pas d'utiliser les toilettes comme un lieu pour y satisfaire un besoin naturel, mais comme un lieu qui leur demande de questionner et de justifier une identité de genre.

Ce qui est important de comprendre dans un travail, qui puisse être jugé comme subjectif, puisqu'il met en avant un point de vue spécifique sur les choses, c'est de savoir qui traite de ce sujet. C'est moi qui traite de ces problématiques, ce mémoire est le mien. Même s'il s'agit d'un travail académique, il fait appel à ma subjectivité de future architecte *queer* sur une situation actuelle construite. Ce regard convoque des expériences personnelles de violence dans l'espace public et privé, que j'ai subi, à la fois par ma condition de femme cis mais aussi lié à mon homosexualité. Ce sont ces violences et ces expériences négatives des espaces qui en font pour moi des lieux d'étude et de questionnement, car j'y porte une attention qui a été forgée lors de mes études d'architecture. Pour comprendre pourquoi et comment se construisent l'exclusion sociale et les rapports de force liés au sexe dans les sociétés édifiées, ce travail s'inscrit dans une réflexion construite et encadrée par mon féminisme radical intersectionnel et pro-sexe<sup>12</sup>, par mon investissement militant, mon activisme face aux problématiques qui touchent les femmes\* et la communauté LGBTQIA+ dont je fais partie.

Le but de ce travail est d'amener un regard non-normé sur une situation construite (la ville, les rues, les espaces publics, les édifices) et par cette remise en question, comprendre ce qui peut être déconstruit, car jugé comme faisant partie d'un système d'oppression. Le cas d'étude de ce travail est la ville de Bruxelles dans laquelle ont été menés la majorité des études et/ou rencontres qui soutiennent ce travail ainsi que le projet d'architecture. Cette recherche est soutenue par des lectures qui traitent de questions qui sont abordées dans cet écrit. Certaines sont liées à la spatialité, la ville, l'organisation de celle-ci, les conceptions des territoires. Aussi des recherches et des écrits féministes qui influencent notre conception de l'espace et de la société. Mais également, des études plus portées sur des questions sociologiques et d'autres

---

<sup>11</sup> En 2018, 86% des femmes déclaraient avoir déjà été victimes de harcèlement de rue, selon IFOP (Institut Français d'Opinion Publique).

<sup>12</sup> «Le féminisme radical, pouvant provenir de tous les types de féminismes, considère qu'il existe une oppression des femmes par les hommes, soit un patriarcat, et qu'il doit être aboli par une opposition frontale. Les radicales proches des thèses pro-sexe réfutent complètement le sexe pour lui préférer uniquement le genre, à l'instar de l'Américaine Judith Butler. Pour ces féministes, seules l'éducation et la pression sociale dictent les comportements féminins et masculins.»

Cécile Denayrouse et Marianne Grosjean pour le site Tribune de Genève, «*Quel.le féministe êtes-vous?*»



qui convoquent les théories *queer*. Concernant l'analyse des espaces construits, elle se base aussi sur des écrits et des rapports d'étude (comme le travail de *Genre et ville*) mais également des expériences et explorations personnelles et de ressentis relevés grâce à des entretiens. L'interprétation de ces données est aussi soutenue par des rencontres et participations à des colloques ou des groupes de discussion organisés sur des thèmes liés à l'espace, au féminisme et à l'interprétation des théories *queer* en architecture.

### **Comment le *queer* en architecture peut être un outil qui re-questionne notre conception de la normalité et nos habitudes dans la construction ?**

Dans un premier temps, pour mieux saisir l'enjeu de ce travail, s'opère un état des lieux à Bruxelles pour composer dans une situation existante que l'on remet en question. En situant Bruxelles, en comparaison avec la majorité des villes dans le monde, comme un lieu de privilège pour les personnes *queer*. Mais il ne faut pas se méprendre, ce travail expose bien la ville comme étant un lieu qui n'est toujours pas égalitaire si on l'observe à travers les yeux de minorité. Il est aussi important de signaler que ce regard de minorité inclut majoritairement la question du genre et de la sexualité, et il n'a en aucun cas la volonté d'effacer ou d'ignorer le regard et le vécu d'autres minorités qui ne bénéficient pas du privilège masculin, blanc, cis hétéro et valide. Mais le constat qui est émis ici est que la ville est sexiste, et prône l'hétérosexualité tout comme la société dans laquelle elle s'est construite, et surtout, par qui, elle a été construite. Seront exposés alors des lieux qui font échos à ces rapports de force. Mais, émergeant de ce constat, seront aussi exposés et mis en évidence des lieux qui existent en marge. Des lieux *queer* à Bruxelles, et l'impact que ces résistances ont sur le vécu de la ville.

Dans un second temps, le but est de comprendre ce que, par sa position et grâce aux outils à sa disposition, l'architecte peut mettre en place comme stratégies pour mieux considérer des problématiques féministes et *queer*. C'est-à-dire que lorsque qu'il existe des inégalités qui sont construites, il est possible avec les bons outils de les identifier et éventuellement, de les détruire. Les outils qui sont exposés ici regroupent trois grandes idées. **La visibilité**, soit la possibilité de rendre visible des choses qui jusqu'à présent ont été cachées et rendues invisibles (le travail gratuit des femmes, l'homosexualité, les inégalités de genre, la violence des institutions envers les minorités). **L'accessibilité**, et comment l'architecture peut faire preuve d'exclusivité mais aussi d'inclusivité. Rendre un lieu accessible et inclusif demande de prendre en considération que, d'une manière ou d'une autre, des inégalités sociales ont été construites physiquement. C'est aussi prendre en considération l'existence et l'intégration de philosophies, telles que le *care*, qui prônent la considération de la vulnérabilité de chacun dans la conception architecturale. **La temporalité**, il est important de comprendre que le projet d'architecture ne se construit pas uniquement dans l'espace, il se construit aussi dans le temps. De plus, utiliser le temps comme un espace est aussi un outil qui permet de



photographie prise par l'auteur,  
pendant la manifestation du 8 mars,  
journée internationale des droits des femmes  
cortège rue de la Régence

mettre en avant des tactiques qui permettent de protéger, comme les *space-space*, mais aussi de promouvoir une culture et une communauté grâce à la non-mixité.

Dans un troisième temps, l'enjeu est de mettre en lumière les effets et l'impact d'une déconstruction de ces systèmes normatifs construits au profit de stratégies d'occupation et de considérations, qui placent le soin de toutes choses comme une préoccupation majeure dans la conception architecturale. En appliquant, pas à pas, à la fois les constats et les outils qui ont été développés précédemment. Mais surtout, en investissant un lieu qui symbolise et fait écho à une histoire d'oppression forte, un commissariat de police. Comment, alors, faire de ce lieu, auparavant un symbole de force et de pouvoir, un lieu qui prône l'inclusivité ? C'est en détruisant des représentations d'oppression et en les remplaçant par des stratégies de visibilité, d'accessibilité et d'occupation que l'on peut envisager d'inverser et limiter des rapports de force inégalitaires. En faire un lieu de célébration *queer*, pour faire en sorte que cette culture invisible fasse aussi partie de la norme.

L'intégration et l'égalité pour la communauté *queer* ne se fera certainement pas du jour au lendemain car cela demande de déconstruire et re-questionner des systèmes normatifs qui se sont construits sur l'entièreté de l'histoire humaine. Néanmoins il est peut-être légitime de se poser la question, est-ce utile ? Peut-être peut-on se résoudre à accepter les sociétés édifiées, telles qu'elles sont, et qu'il faut vivre avec ? Il n'est peut-être pas nécessaire de tout remettre en cause ? Pourtant si, c'est nécessaire. Soulever la question est nécessaire, comprendre pourquoi tant de personnes se la posent, et essayer d'y trouver des réponses, est nécessaire. Et surtout, lorsque l'on a la conscience de l'existence de telles inégalités, il est nécessaire de les combattre. Car s'il y a bien quelque chose que les minorités n'oublient pas : c'est que la différence tue, que l'ignorance, la haine, est ce qui nous divise, nous isole et nous détruit. Là est la vraie question. Si pendant si longtemps on a construit la différence et l'exclusion, comment lutter contre ce qui existe déjà ? Comment se servir de nos lieux de vie comme des exemples d'inclusivité et de bienveillance ? Comment reconstruire les normes ?



### 3 État de l’art

L’architecture est politique. Construire, c’est prendre position. Avoir des architectes qui travaillent et qui, même, luttent pour que l’on re-questionne nos manières de construire, permet de prendre conscience que la question de l’inclusivité, du bien de tout es, est une question primordiale. Aussi bien dans des questions d’accès au logement, à des soins nécessaires ou tout simplement à la ville, où des inégalités fortes subsistent, et ici des inégalités de genre et/ou liées à la sexualité. L’importance d’avoir aussi des regards *queer* sur les décisions liées à l’espace est que ces regards puissent rendre visibles des problématiques jusque-là invisibles aux yeux de tout es. Cela permet aussi de faire l’exercice de repenser, ensemble, nos manières de concevoir mais aussi l’impact et l’importance de certaines prises de position spatiale. L’implantation d’un parc, la présence d’espaces verts, la présence de lieux d’accueil de la jeunesse, des lieux de formation, l’organisation des places publiques, le mobilier urbain. Toutes ces décisions mises en commun, soutiennent ou au contraire, luttent contre une organisation équitable de l’espace.

#### 3.1 Bruxelles...

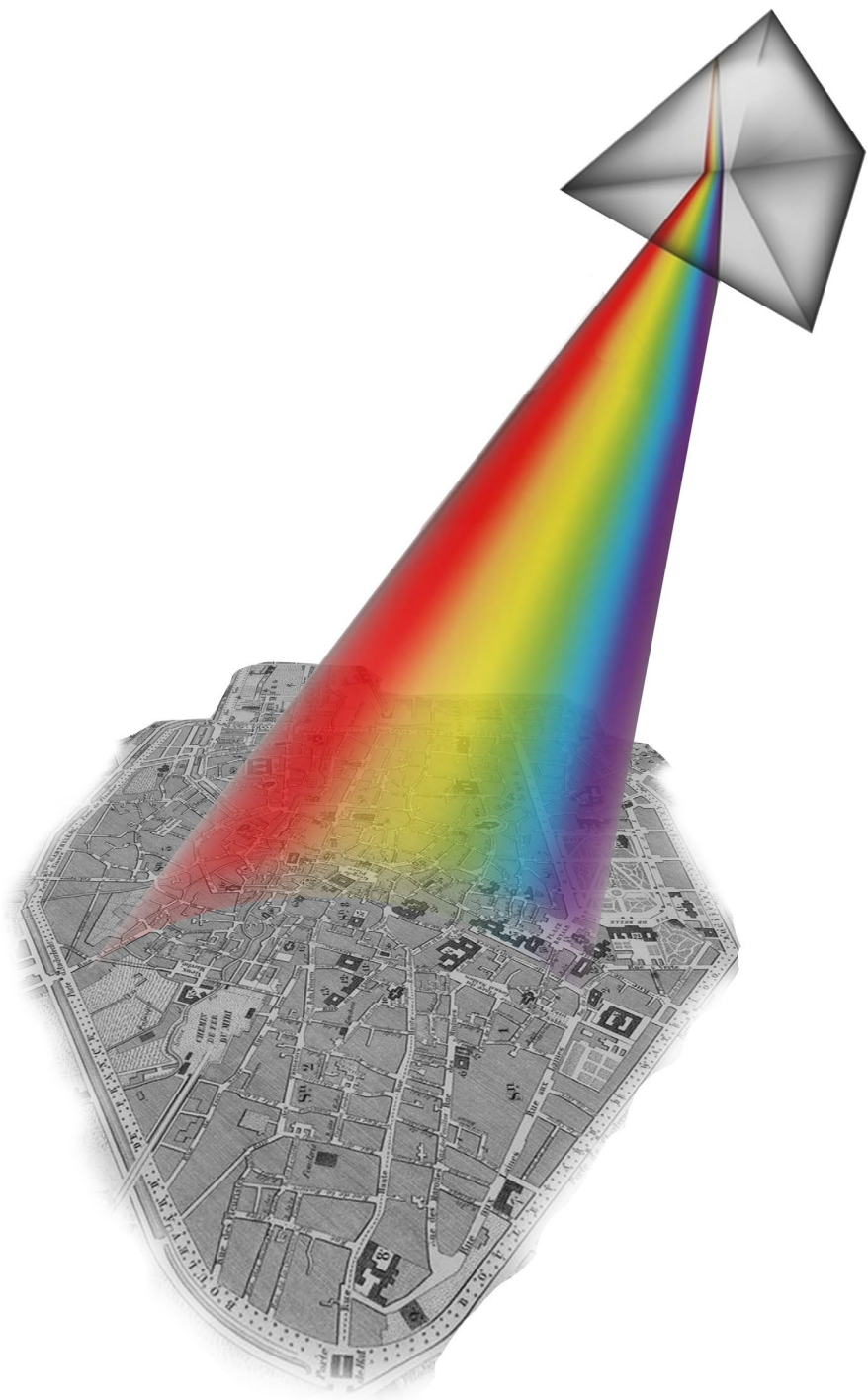
Si Bruxelles est en elle-même une ville accueillante des communautés LGBTQIA+ prônant la diversité et son caractère cosmopolite<sup>13</sup>, elle reste une capitale européenne qui fait d’elle un terrain de prise de décisions importantes. Même dans un pays comme la Belgique, il est difficile de mettre des institutions politiques, juridiques, économiques ou fédérales du côté des communautés *queer* puisque, historiquement, ces institutions ont eu un rôle d’oppression<sup>14</sup>. La représentation de problématiques spécifiques à la communauté LGBTQIA+ au sein des institutions n’est pas toujours facile, tout comme fournir un travail académique qui y fait écho.

Dans ce travail vont être exposés et décryptés des lieux de la vie bruxelloise qui rendent visibles ces soucis d’inégalités et qui permettent de comprendre comment la lutte contre le sexisme et les lgbtqia+phobies demande de déconstruire certains

---

<sup>13</sup> Bruxelles a été classée 9<sup>e</sup> ville la plus *queer friendly* sur 77 villes importantes dans le monde par « The Wellbeing Index » [<https://techtalk.currys.co.uk/gadgets/fitness-smart-watches/best-cities-wellbeing-index/>]

<sup>14</sup> Il a existé en Belgique des lois qui rendent l’homosexualité illégale (et existent encore dans certains pays, jusqu’à être répressible d’une peine de mort), aussi bien que participer à des activités jugées comme homosexuelles et pouvaient mener à une arrestation de la police. Et ce n’est qu’en 1990 que l’homosexualité n’est plus considérée comme une maladie par l’OMS (Organisation Mondiale de la Santé)



collage réalisé par l'auteur,  
Bruxelles sous le prisme *queer*

lieux qui mettent en place des représentations spéciales, des rapports de force liés au patriarcat et à l'hétéronormativité.<sup>15</sup>

### 3.2 ... sous le prisme *queer*

Les domaines de la construction et l'exercice de la profession d'architecte, ainsi que toutes les règles qui y sont liées, sont extrêmement normés. Qu'il s'agisse de normes de protection, de normes PMR, normes incendie, normes liées à certaines spécificités pour certain bâti, etc. D'autres normes qui jouent également un rôle important dans la construction, mais cette fois-ci de manière tout à fait informelle et inconsciente, sont les normes sociales. Certaines sont tout à fait intégrées et nécessaires, comme cette volonté de respecter les espaces et les besoins de chacun. D'autres, en parallèle, sont le résultat de systèmes en place qui ont des tendances qui sont, selon les points de vue, plus ou moins oppressifs.

Ces dernières années, se sont formées de plus en plus d'associations et cellules de recherche concernant les liens entre genre/sexe/sexualité et les sociétés édifiées. Comme le travail de *Genre et Ville*<sup>16</sup> qui collecte, analyse et expose des exemples de construction qui font écho à des questions de normes, ou à Bruxelles, le travail de « *L'Architecture qui dégenre* », à l'origine des journées du Matrimoine<sup>17</sup>.

Placer des espaces publics sous le « prisme *queer* », c'est observer à travers des yeux *queer*, développer une vision des choses subjectives mais qui se base sur un vécu et un ressenti qui, lui, est réel. C'est passer des lieux de vie communs, traditionnels ou normaux sous la loupe d'architectes *queer*. Il faut regarder ce qui nous entoure en se posant la question

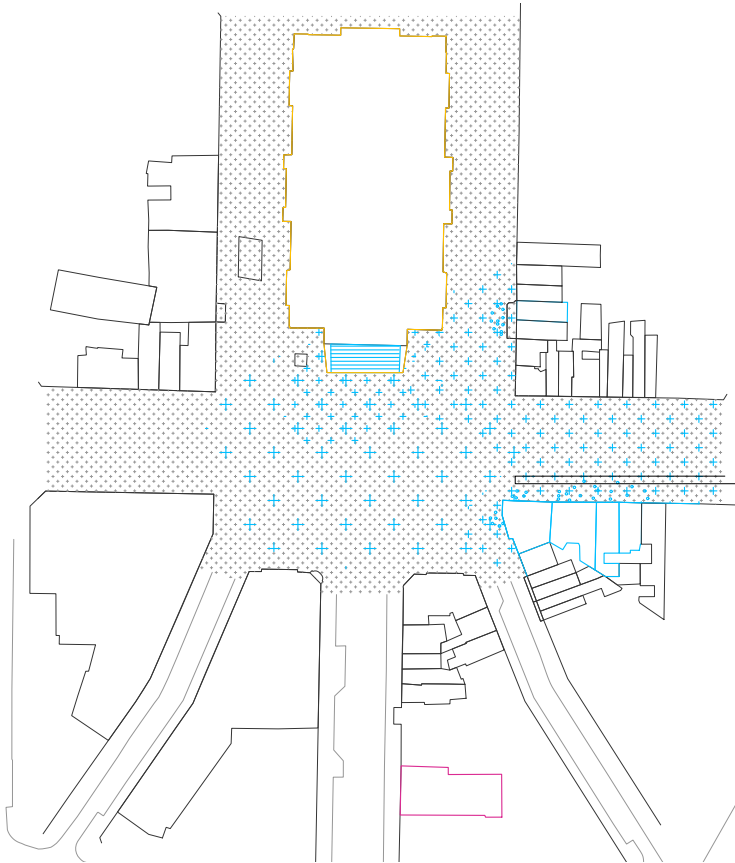
« Ce que je regarde est t-il le résultat d'une conception qui se base sur une norme sociale, qui différencie, accentue ou exclut le genre, le sexe ou la sexualité ? »

---

<sup>15</sup> Hétéronormativité (par Cynthia Kraus, Lausanne, mars 2005) dans *Trouble dans le genre* de Judith Butler: « Ce terme désigne le système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et où l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable. »

<sup>16</sup> Le collectif Genre et villes met en place, des études, des colloques et des explorations pour mettre en avant une recherche sur les liens entre architecture, ville et genre. [<http://www.genre-et-ville.org/page-d-exemple/>]

<sup>17</sup> Les journées du Matrimoine sont des journées qui mettent en avant l'histoire et l'héritage de femmes à Bruxelles, présentant un inventaire à la fois physique et culturel. [<https://www.facebook.com/architecturequidegenre/>]



institution politique



occupation d'hommes/  
hétérosexuel



lieu *queer*

plan réalisé par l'auteur,  
la place de la Bourse et le spectacle hétérosexuel

### 3.2.1 Place de la Bourse, scène de la performance masculine

Certaines places publiques, telle que la place de la Bourse dans le centre ville de Bruxelles, semblent être des places neutres et populaires. Pourtant dans la manière dont cette dernière est organisée, traitée et occupée, celle-ci fait écho à de fortes présences masculines et hétérosexuelles. Les commerces se trouvant en partie sud du Boulevard Anspach sont, pour beaucoup, des bars aux fréquentations majoritairement d'hommes hétérosexuels, entraînant une occupation à la fois de l'espace intérieur et de l'espace des terrasses extérieures. Ces occupations de l'espace public n'en font pas pour autant un lieu « typiquement masculin », mais en font un lieu qui est généralement évité par les femmes\* et les personnes *queer*. La présence des escaliers de la bourse, ou de toutes places assises, accueillent aussi majoritairement des hommes qui, par la place qu'ils occupent, posent un regard constant sur les passantes. Traverser cette place lorsque l'on est une femme\*, peut facilement installer un sentiment de malaise lié à cet effet d'être entourée de regards masculins appuyés et qui plus est, trouvent une place légitime dans cet espace puisque de nombreux lieux leurs sont consacrés. Le centre de la place devient alors la scène pour observer les passantes, parfois même les interpeller, ou les arrêter dans leurs courses, par peur de ne plus revoir leur fugitive beauté<sup>18</sup>

### 3.2.2 Les cours de récréation manquent d'imagination

On peut retrouver la dynamique contraire, les cours d'écoles où, traditionnellement, les terrains de football se trouvent au centre.

*«Les sociologues travaillant sur le sujet, tel Patrick Rayou (puf, 1999), ont noté que les garçons occupaient souvent, avec leurs jeux de ballons, le centre de la cour, laissant aux filles la périphérie. Ces dernières se trouveraient donc reléguées au second plan et plus difficiles à observer par le chercheur.»<sup>19</sup>*

Bien que le football soit aussi une activité pratiquée par les filles, elles ne sont pas aussi souvent usagères des terrains de football, ce qui en font des lieux d'occupation principalement masculine.<sup>20</sup> Ainsi, en plaçant un terrain de football au centre d'une

---

<sup>18</sup> Inquiétude partagée par Charles Baudelaire dans « à une passante », qui lui aussi aime regarder les passantes

*«Un éclair... puis la nuit! – Fugitive beauté  
Dont le regard m'a fait soudainement renaître,  
Ne te verrai-je plus que dans l'éternité?»*

<sup>19</sup> DELALANDE, Julie. « La cour d'école. Un espace à conquérir par les enfants », *Enfances & Psy*, vol. no 33, no. 4, 2006, pp. 15-19.

<sup>20</sup> 95% des équipements sportifs sont occupés par des jeunes hommes. Source : Revue VEI n°168 avril 2012\_ Yves Raibaud



photographie de Stijn Bollaert  
école à Saint Josse par l'agence Label Architecture  
qui diversifie dans la cours les activités des enfants

cour (surtout si elle est petite), on renvoie à des enfants l'image que les garçons possèdent un espace qui leur est dédié, et qui leur permet de prendre de la place, de jouer et de crier; quand au contraire, les filles, elles, sont limitées aux rebords de la cour de récréation. Et les enfants grandissent avec cette norme, celle de l'espace dédié aux garçons, qui les met en avant, qui leur permet d'user de l'espace librement, quant aux filles on envoie le signal qu'elles se doivent de rester en marge. Mais les petits garçons et les petites filles grandissent, en ayant assimilé ce rapport de force. L'éducation joue un rôle majeur dans les rapports que l'on entretient avec autrui. Il est donc important de placer au centre des espaces communs des enfants, des activités, qui leurs permet de s'amuser sans que le genre entre en considération. Il existe des activités récréatives qui ne prônent pas l'occupation d'un groupe d'enfants sur l'autre, les bacs à sable, les piscines à balle, le vélo ...

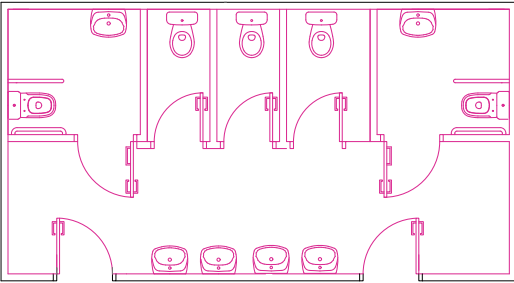
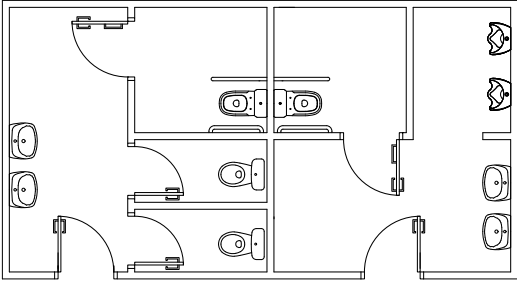
### 3.2.3 Publique mais pas populaire

Un autre type commun de lieu qui fait état d'un traitement de genre questionable sont les toilettes. Les toilettes dites publiques (et dans celles-ci sont incluses à la fois celles en accès depuis l'espace public mais aussi celles dans des édifices publics et recevant du public) peuvent vraiment occuper une place de choix dans un débat d'architecture. Souvent considérées comme un « problème secondaire » auquel même dans les faculté et les agences d'architecture on ne donne de l'attention qu'au dernier moment, elles sont rarement au cœur d'un projet d'architecture. Ce qui pourrait être compréhensible. Pourtant c'est un lieu essentiel qui, si on y place une certaine attention, soulève un véritable enjeu. Les toilettes peuvent en réalité être un véritable lieu de socialisation, au-delà de leur histoire comme un lieu de drague et de pratique sexuelle<sup>21</sup>, ce sont aussi des lieux qui par leur caractère d'activité intime demandent à chaque personne qui s'y trouve d'être dans une position de vulnérabilité et ainsi traiter les autres avec bienveillance. Il n'est pas rare de trouver dans les toilettes d'un bar un rassemblement de femmes qui en faisant la queue discutent alors qu'elles ne se connaissent pas, et font preuve d'une certaine bienveillance les unes envers les autres.

Au-delà d'un lieu de socialisation, de rencontre et de nécessité, les toilettes, par leur caractère genré, sont un lieu d'exclusion. Se rendre aux toilettes demande de faire un choix, qui pour les personnes cis, ne semble pas être un problème. Pourtant, ça l'est pour les personnes trans, non binaires, intersexes ou *genderfluide*. Au-delà des problèmes de genre auxquels font face ces personnes, c'est aussi la manière dont est organisée

---

<sup>21</sup> PLUVINAGE Gonzague, SEX IN THE CITY, *Les lieux du plaisir à Bruxelles du 19e siècle à la révolution sexuelle*, dans l'ouvrage les toilettes publics et notamment les urinoirs installés dans la ville après 1880 sont de véritables lieux de drague et de racolage homosexuel.



**WC**

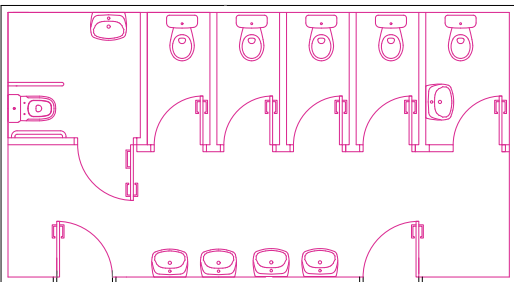


illustration réalisée par l'auteur,  
inversement de la situation, les toilettes non-mixte comme lieu d'oppression

l'espace qui pose problème. Bien qu'elles passent plus de temps aux toilettes et y ont des activités plus diverses que les hommes, les femmes\* ont un espace réservé aux toilettes similaire et égal aux hommes. Parler d'égalité des genres, quand en réalité le véritable problème est une question d'équité, semble une justification bien pauvre. Les femmes ont besoin de plus de toilettes que les hommes, elles ont aussi besoin de ne plus être considérées comme les seules responsables pour les enfants ou les personnes âgées, pour qui, la majorité des infrastructures se trouvent du côté des femmes. Plus de toilettes pour les femmes, des change-bébés et des toilettes PMR chez les hommes aussi alors ? Peut-être, mais il y a encore une solution, rarement évoquée, car perçue comme une fantaisie *queer* et féministe. Les toilettes non-genrées, mixtes, unisexes, des toilettes, qui en somme, ne sont que des toilettes. On ne sépare pas les toilettes au sein de nos habitations, pourquoi dans les espaces publics ? « *Oui mais les hommes sont sales, je n'ai pas envie de partager mes toilettes avec des pervers, et si l'on voyait un pénis directement sorti de l'urinoir dès qu'on se lave les mains ?* » Si les toilettes hommes sont parfois plus sales, c'est une question de laisser faire, on les laisse être sales, dès lors qu'ils doivent partager l'espace, ils s'efforceraient peut-être à être plus propres. Supposons. Pour ce qui est de l'organisation des toilettes de manière commune, il existe déjà de manière formelle ou informelle des toilettes qui partagent l'espace pour se laver les mains. Que ce soit de petits commerces ou restaurants qui n'ont pas beaucoup de place et où la seule distinction se fait avec un petit écriteau sur la porte du dit WC. Il y a des exemples comme le centre d'art contemporain, le Het Nieuwe Instituut à Rotterdam, où l'organisation de ceux-ci se compose d'un ensemble de lavabos communs qui désert des portes sur des toilettes, fermées (avec une porte qui va de bas en haut). Il s'y trouve également des urinoirs, mais qui eux, sont placés séparés des toilettes assises. La distinction ne se fait plus par genre, mais par position, assis ou debout.

Ces exemples créent plusieurs observations concernant la construction de l'espace public selon le genre. La première, avec l'exemple de la place de la Bourse, qui est un espace vide et vaste, entouré de lieux de socialisation d'hommes hétérosexuels et de lieux de pause. À cela, s'ajoutent les marches de la Bourse et les bancs publics. Tout cela crée un lieu qui entretient un rapport entre les femmes\* et les hommes de l'ordre de la performance d'une « parade »<sup>22</sup> face au guet. La deuxième étant que, dès leur jeune âge, on place les préoccupations des garçons au centre et celles des filles de manière annexe. Et au-delà de cela, la société rend légitime cette présence masculine par une activité supposée pour tous et qui, dans la pratique, ne l'est pas. Dans les deux cas, c'est la place des hommes, majoritairement hétérosexuels, qui prime sur le reste. L'espace public est le leur, ce qui place les femmes\* et les filles, en parallèle, dans les espaces domestiques. Et, selon un rapport à la sexualité, cela place les *queers* dans des lieux en dehors de l'espace public dominant. D'autant plus que ces rapports de force placent les femmes\* et les *queer* comme des objets de contemplation dans l'espace

---

<sup>22</sup> Pas forcément désirée



collage réalisé par l'auteur,  
les corps des femmes comme des territoires de décisions

public. La dernière est que sont construites des inégalités selon le genre, qui sont peu perceptibles car elles ne sont pas pointées du doigt.

*«Le corps est la chose la plus politique et la plus publique qui soit»<sup>23</sup>*

Si construire est politique, user de nos corps est un acte tout aussi politique. La liberté des corps peut s'avérer très questionnable. Si l'on prend l'exemple des corps féminins, l'histoire humaine nous prouve que ceux-ci sont contrôlés, interdits, usés, prohibés, exposés, comme s'ils étaient la propriété de tous, et certainement pas celle des femmes\*. Leurs corps sont des terrains politiques dont la possession a un enjeu territorial important.<sup>24</sup>

De plus, bien qu'il existe des lieux de sociabilisation *gay*, ceux-ci concernent encore principalement les hommes. Le quartier «*queer friendly*»<sup>25</sup> de Bruxelles est en réalité un quartier gay et cette précision note encore une fois que cet espace est majoritairement occupé par des hommes. Selon le prisme *queer*, l'existence de ce quartier reste positive mais pourtant montre encore des inégalités de genre au sein même de la communauté LGBTQIA+. Ce lieu fait, ceci dit, partie des rares lieux accueillants envers la communauté *queer*, et en fait un des lieux d'expression libre pour la communauté qui y est accueillie.

### 3.3 ... et ces lieux d'existences *queer*

Pour parler de lieux qui se revendiquent comme incluant la communauté *queer*, il faut préciser un certain contexte. L'apparition et la résistance de lieux spécifiques à une orientation et une identité sexuelle, dite hors norme, réside dans le simple fait que ces lieux, par leur existence, sont à la fois des symboles et des refuges. Avoir des lieux spécifiques, consacrés, dédiés, créés et gérés par une communauté issue d'une minorité permet à la fois de signaler l'existence de ladite communauté, mais aussi de la protéger. En prenant comme exemple le bar de *Stonewall Inn* à *New York city*, qui était l'un des seuls bars à l'époque à accepter la présence d'homme gay et de femme trans. Et à la suite des émeutes qui y ont eu lieu en juin 1969 après un énième raid de la police, certaines leçons, et certaines problématiques, émergent. Les espaces, non-mixtes ou

---

<sup>23</sup> Paul B. Preciado, dans l'émission « *Par les temps qui courent* » par Marie Richeux, sur France Culture le 28 mai 2019

<sup>24</sup> Dans son livre *Sorcières « La puissance invaincue des femmes »*, Mona Chollet expose et explicite le contrôle et les enjeux de possession des corps, avec notamment l'exemple des chasses aux sorcières, qui en réalité, n'ont été qu'un génocide de femmes pour la simple raison qu'elles étaient des femmes.

<sup>25</sup> DONNEN Alexandre, « *La place Fontainas comme espace frontière. La production de la ville au regard de la sexualité, du genre, de l'éthnicité et de la classe sociale* », 2019

*« Un baiser n'est pas 'juste un baiser' quand il s'agit de couples de même sexe »*

BLIDON Marianne

bien *friendly* envers la communauté *queer*, sont des lieux qui de toute évidence, posent question au mieux, au pire dérangeant. Il en est qu'aujourd'hui, en 2020, en Pologne, par exemple, ont été déployées des « zones anti-lgbt » car cette « idéologie » est considérée comme « une menace pour l'identité polonaise »<sup>26</sup> prouvant que même en Europe, la présence et l'existence de personnes LGBTQIA+ n'est pas toujours acceptée. La raison d'existence de « lieux ouvertement *queer* » est pourtant simple. Dans une société où les personnes *queers* ne sont pas intégrées, elles sont obligées de se créer un lieu pour l'être. Avoir le sentiment d'appartenir à quelque chose de plus grand que soi, faire parti d'une communauté bienveillante et qui correspond à des valeurs qui sont communes. Il existe un Bruxelles *queer* parfois silencieux et invisible, visible uniquement pour les individus qui voient la ville à travers ce prisme.

*«Les marques publiques d'affection constituent un bon indicateur pour évaluer le poids des normes sociales et leur intériorisation dans les pratiques du quotidien. [...] Elles sont donc un révélateur de ce qui est socialement faisable ou pas et de ce qui est publiquement montrable ou pas. Ce régime d'(in) visibilité trace des frontières, plus ou moins poreuses, qui permettent de repenser les conditions et les modalités de l'accès de chacun à l'espace public.»<sup>27</sup>*

Si je décide d'embrasser ma partenaire dans la rue, je ne fais pas qu'embrasser la fille qui me plaît. Je déclare, de manière publique, mon homosexualité, et ce baiser prend instantanément une dimension politique. Là est la différence entre le territoire hétéronormé et le territoire *queer*. Le *queer* c'est l'indécence, c'est l'anti-normatif, ou alors l'excès des codes stéréotypés, ce sont des lieux d'occupation qui sont en lutte constante, ce sont des lieux qui, rien que par leur existence, sont des lieux de militantisme. Judith Butler et Athena Athanasiou le disent très bien en parlant des occupations et des groupements *queer* et à propre du slogan « *We are here* »<sup>28</sup> :

*«'Nous sommes encore ici' qui signifie : 'On ne s'est pas encore débarrassé de nous. Nous ne nous sommes retirés sans bruit dans l'ombre de la vie publique ; nous ne sommes pas devenus l'absence éclatante qui structure votre vie publique'. En un sens, le rassemblement des corps est un exercice de la volonté populaire et une façon d'affirmer corporellement l'un des principes les plus fondamentaux de la démocratie, à savoir que les institutions politiques et publiques sont tenues de représenter le peuple, et de le faire de façon à établir l'égalité comme présupposé de l'existence politique et sociale.»<sup>29</sup>*

La culture *queer* génère de nombreux lieux et un territoire tantôt informel tantôt massif, comme dans des manifestations aussi bien LGBTQIA+ ou bien féministes

<sup>26</sup> Propos rapporté par le Huffpost le 31 janvier 2020, [[https://www.huffingtonpost.fr/entry/les-zones-sans-ideologie-lgbt-en-pologne-setendent-de-maniere-inquietante\\_fr\\_5e34020ec5b6f26233279605](https://www.huffingtonpost.fr/entry/les-zones-sans-ideologie-lgbt-en-pologne-setendent-de-maniere-inquietante_fr_5e34020ec5b6f26233279605)]

<sup>27</sup> BLIDON Marianne, « *La casuistique du baiser* », EchoGéo [En ligne], 5 | 2008, mis en ligne le 13 juin 2008

<sup>28</sup> Slogan issu du groupe *Queer Nation*.

<sup>29</sup> BUTLER Judith, ATHANASIOU Athena, *Dépossession*, Diaphanes, 2016



photographie de Brassai du bar «Le Monocle»,  
l'un des rare bar lesbien à Paris Montmartre dans les année 20

inclusives et intersectionnelles où, là encore, se font des revendications à la liberté de jouir de l'espace public, qui s'avère dans sa pratique être un lieu qui a été privatisé. Pourtant, les lieux *queer* ont toujours existé. Dans l'histoire, beaucoup de lieux étaient tenus et possédés pas des femmes\* (café, bar, librairie). Jusque dans les années 80, des lieux dits lesbiens étaient beaucoup plus présents et communs. Pour reconnaître et connaître cette histoire de Bruxelles lesbien, il faut connaître les personnes, et surtout les femmes\*, qui ont participées à cette histoire - notamment Marian Lens - qui la racontent et la font revivre lors de visites dans Bruxelles<sup>30</sup>. En conséquence, cette histoire et cette culture *queer* reste encore difficilement accessible et visible puisqu'elle n'apparaît et n'existe que pour celles. ceux qui s'y retrouvent.

Le repérage (non exhaustif) des lieux représentatifs de la communauté *queer* a été exécuté grâce à des entretiens avec des personnes de la communauté LGBTQIA+, des recherches sur des sites/médias centrés sur des intérêts *queer*, mais aussi grâce à des explorations personnelles. Dans ce répertoire se trouvent beaucoup de lieux de sociabilisation tels que les bars ou les cafés, mais également des lieux de rencontre plus masculins, comme les saunas ou les bars avec *backroom*. Se trouvent aussi des lieux de culture, des librairies, des cinémas, des centres culturels, des clubs. Enfin, les sièges d'associations comme la *Rainbow House*, l'association *Tels Quels* par exemple. Ce sont ces lieux, en partie, qui forment des lieux de résistance *queer*. Ces présences sont à la fois actuelles et historiques, les bars par exemple, sont souvent des lieux de réunion pour des minorités, car ce sont des lieux qui existent déjà pour se réunir et surtout peuvent acquérir un aspect militant. Lors de visites du L-Tour, nous apprenons la présence de bars tenus par et pour des lesbiennes dans les années 70 au cœur de Bruxelles et aujourd'hui, les bars lesbiens<sup>31</sup>, même s'ils peinent à exister, se positionnent comme des lieux de forte représentation LGBTQIA+. Les lieux de culture sont aussi des lieux qui accueillent des occupations *queer*, même si les musées, pour exemple, ne sont pas des espaces neutres<sup>32</sup> quand ils s'insèrent dans un système capitaliste et patriarcal.

---

<sup>30</sup> Il existe notamment des visites de Bruxelles lesbien organisées par le L-tour, <https://www.l-tour.be/> mais aussi les journées du Matrimoine organisées depuis 2019 par l'architecture qui dégenre.

<sup>31</sup> MARTINEAU Émilie, *Le bar lesbien, un commerce militant en voie de réapparition à Bruxelles*, 2017/2018.

<sup>32</sup> BRAMI Léa, *Je suis aigrie et en colère, Re-questionner l'espace muséal à travers le genre féminin*, Mémoire Paris Malaquais 2019.



Lieux d'influence et de pouvoir

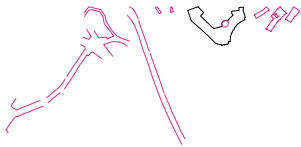
Lieux queer

## Infiltration *Queer*

lieux ouvertement *queer*



lieux *queer friendly*



lieux d'empowerment

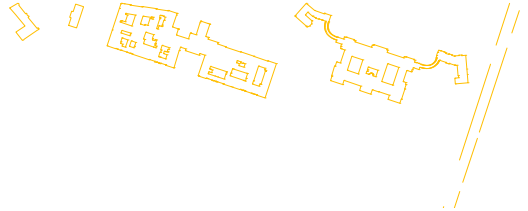


lieux à fréquentation *queer*

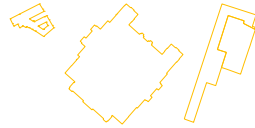


## Institution de pouvoir

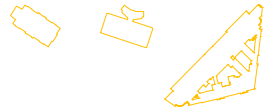
institutions politique



institutions judiciaire



institutions économique



institutions religieuses



institutions administratives





photographie prise par l'auteur,  
lors d'une visite du L-tour à Bruxelles en novembre 2019

## 4 Outils de l'architecte

### 4.1 Présentation des problématiques *queer*

Les femmes\* architectes ne font pas de l'architecture féminine, tout comme des architectes *queer* ne font pas «une architecture pour les pd»<sup>33</sup>.

L'importance d'avoir des femmes\* et des personnes *queer* dans les métiers de l'architecture est qu'elles apportent un point de vue et une perspective sur les lieux et dans leurs conceptions, un point de vue qui a la qualité d'être celui d'individus qui sont rarement dans des positions décisionnaires.<sup>34</sup>

Présenter des problématiques *queer* comme des questionnements dignes d'intérêts permet de mettre l'accent sur le fait que les personnes *queer* font toujours partie d'une minorité et que ce statut leur fait encore défaut, ce qui les placent dans une situation d'inégalité constante.

*«En 2018, un acte de lesbophobie par jour était signalé à notre association. En effet, SOS homophobie a reçu 365 témoignages d'actes de violences lesbophobes soit une augmentation de 42 % par rapport à 2017. Dans la lignée des mouvements #MeToo et #BalanceTonPorc, c'est sans doute révélateur d'une prise de parole des lesbiennes qui disent non à l'invisibilisation, aux actes de violences et de harcèlement lesbophobes jusque là minimisés, niés, banalisés.»*<sup>35</sup>

Aujourd'hui encore, les violences faites envers la communauté LGBTQIA+ sont nombreuses. Concernant les revendications des personnes *queer*, notamment des associations pour faire partie intégrante de la société et donc de ne plus y subir quelconques discriminations, nombreuses sont celles et ceux qui soulèvent des situations qui placent ces personnes dans une position qui ne leur permet pas de se construire sainement en tant qu'individu. Ces revendications insistent sur le fait que les personnes *queer* ne sont pas traitées « normalement » et que la conception de la « normalité » ne les incluant pas, les discriminent, d'un point de vue économique, médical, politique mais également personnel.

<sup>33</sup> Réaction que j'ai reçue en ligne suite à une demande de référence sur les théories du genre et *queer* en architecture sur un groupe d'étudiant·es d'architecture francophone, prouvant la réticence et le mépris que certain·es expriment face aux problématiques *queer*. Il est bon de rappeler que l'expression «pd» à caractère homophobe, peut être passible d'une peine de six mois d'emprisonnement et 22 500€ «Si le caractère homophobe ou transphobe est retenu».

<sup>34</sup> Pour exemple : le prix Pritzker a été décerné en 2020 à Yvonne Farrell and Shelley McNamara, elles sont les deuxièmes architectes femmes à recevoir ce prix seules, après Zaha Hadid en 2004 (soit 2 agences d'architectes femmes récompensées depuis la création de ce prix, en 1979)

<sup>35</sup> Rapport sur l'homophobie du 17 mai 2019 par SOS Homophobie



photographie prise par l'auteur,  
mémorial rendant hommage « aux homosexuels martyrisés ou massacrés par les intolérances »  
rue du marché au charbon, Bruxelles

## 4.2 La visibilité

Les personnes de la communauté LGBTQIA+ existent, leur existences, elles, se font de façon plus ou moins publique.

«*We have to come out into the open and stop being ashamed, or else people will go on treating us as freaks.*»

Michael Brown au New-York Times<sup>36</sup>

### 4.2.1 Par l'occupation

Occuper un espace et le rendre ouvertement *queer*, c'est offrir une possibilité d'appropriation, mais aussi une visibilité et une normalisation de la communauté qui sert à ses occupant·es de lieu de protection.

Aussi bien par des lieux dont la propriété est celle de personnes *queer* et qui font le choix d'avoir un lieu qui, lui aussi, est ouvertement *queer* et donc sert d'outil de reconnaissance, mais également par son occupation (temporaire ou non). Comme exemple on peut prendre la présence -ou la non-présence- des bars lesbiens à Bruxelles. Dans son mémoire « *Le bar lesbien, militant en voie de réapparition à Bruxelles un commerce* », Émilie Martineau expose différents types d'occupation de ces lieux « hors-normes » qui existent en marge des bars « traditionnels » qui sont majoritairement des lieux de fréquentation et/ou de drague hétérosexuelle à prédominance masculine. Sont présentées alors des occupations souvent réduites dans le temps, mais qui font preuve d'une intensité telle qu'elle est remarquable. En exemple, on peut aussi avoir l'initiative de « l'apéritif lesbien de Madame Charvet » qui est une occupation « sauvage » et temporaire d'un bar par un groupe de participantes majoritairement *queer*/lesbiennes. Cette occupation a deux effets, le premier est que par leur occupation majoritaire, le lieu occupé prend des aspects de *safe space*<sup>37</sup>. Ceci crée aussi une visibilité, tant pour les commerçant·es, qui peuvent se rendre compte que les lesbiennes et les femmes *queer* sont aussi une clientèle importante, mais aussi aux occupant·es du bar et éventuellement des bars alentours, qui voient une forte représentation spontanée de la part d'un groupe minoritaire rien que par l'occupation physique qu'elles opèrent. Il se mélange, dans les lieux *queer*, à la fois cette notion d'un endroit qui porte un signal, une marque, soulève un sentiment d'appartenance et qui se réapproprie au fur et à

---

<sup>36</sup> « *Il faut qu'on envahisse l'espace public et arrête d'avoir honte, ou on continuera de nous traiter comme des monstres.* » *New York's First Gay Pride Parade* par Mary Jo Murphy le 15 juin 2015 [<https://www.nytimes.com/2015/06/26/arts/weekend-entertainments-from-the-archives-of-the-new-york-times.html>]

<sup>37</sup> La notion de *safe-space* est définie dans le sous-chapitre 03.04.01 Les *safe-space*.



photographie prise par l'auteur,  
17 mai 2020 journée internationale de lutte contre les lgbtq+phobie  
sur un balcon à Bruxelles, Boulevard Anspach

mesure des lieux, avant « interdits » : les bars, les toilettes, les clubs, la rue. Les lieux *queer* peuvent être reconnus comme cet ensemble de lieux de luttes militantes où se retrouvent une multitude d'individus qui se reconnaissent sous les apparences et les coutumes de leur communauté<sup>38</sup>.

Mais ce sont aussi des histoires et des lieux oubliés ou méconnus qui survivent dans la mémoire collective de la communauté *queer* et qui sont devenues des pratiques communes en dehors de leur communauté d'origine. Que ce soit la culture des *ballroom*, apparue dans les communautés homosexuelles, majoritairement noires ou d'origine d'Amérique Latine, aux États-Unis à la fin des années 60. Dans un contexte où la répression de la part des institutions était à la fois raciste et homophobe. Les *ballroom* sont littéralement des salles de bal, des lieux où s'organisaient les *ball*, à la fois une compétition, mais aussi, un moment de célébration *queer* par la danse, la performance du *drag* ou la culture du *voguing* avec un ensemble de pratiques qui y sont liées<sup>39</sup>. Mais ces pratiques et même cette culture, que ce soit celle des *ballroom* ou des cabarets et même toute activité jugée comme des performances « hyper sexuelle » qui encore aujourd'hui est très stigmatisée, se font dans des lieux « hors normes ».<sup>40</sup>

Se cacher pour être protégé·es, célébrer ensemble, entre individus « *contre nature* »<sup>41</sup>, dégenéré·es, *freak*, créatures de satan, célébrer cette culture qui est jugée comme une culture du vice, de l'obsène, de l'indécence, du sexe, de l'expression des corps et de la performance érotique. Tout cela se mélange pour ne former qu'un, une culture qui prend place dans les rues obscures de quartiers mal éclairés, dans les fonds de « bars miteux » ou de vieux théâtres abandonnés, de squats, à la marge de tous ces lieux de la haute culture, brillants, éclairés, ouverts et populaires. Les occupations *queer* sont presque secrètes, elles n'existent pas aux yeux de tou·tes puisque que l'on préfère ne pas les voir.

#### 4.2.2 Par l'esthétique

L'histoire et la culture *queer*, au-delà de la production de lieux d'occupations forte, créent en marge de ces occupations, des esthétiques qui leur sont propres. Elles permettent à la fois d'identifier des présences *queer* mais aussi de posséder une identité visuelle forte, parfois stigmatisante ou stigmatisée à laquelle il est possible d'associer un sentiment d'appartenance. La notion d'« esthétique *queer* » est relativement subjective, elle ne permet pas de représenter et englober l'ensemble de la communauté *queer*, mais

---

<sup>38</sup> Voir aussi 03.02.02 par l'esthétique

<sup>39</sup> Pour une meilleure compréhension de ce sujet qui dépasse le cadre d'études de ce travail il est possible de voir le documentaire *Paris is Burning* produit en 1991 par Jennie Livingstone.

<sup>40</sup> Pour exemple «Chez Maman» l'un des cabarets drag de Bruxelles, l'entrée se fait par une simple porte, la programmation des prochaines performances affichée dans la rue, pas beaucoup plus

<sup>41</sup> Propos tenus par une opposante au mariage pour tous en France en 2012, une expression qui fait partie de la culture *queer* notamment en France [<https://www.youtube.com/watch?v=a3WuxELOKJA>]



il s'avère que culturellement et dans la pratique, elle existe. Cette esthétique est visible notamment lors d'événement tel que la *Pride*. Parce que l'esthétique *queer* c'est aussi une célébration, et une réappropriation ou une magnification de codes déjà existants. Mais le propre de cette représentation est qu'elles sont, premièrement nombreuses et diverses, deuxièmement traitent de cette notion de perception de la normativité et troisièmement servent de moyen pour représenter et imager des rapports de force et de possession. Le spectre de l'esthétique et des symboles *queer* est relativement large. Pouvant aller des paillettes et couleur flash et de l'opulence des *ball room*, passant par le *rainbow flag*<sup>42</sup> et allant jusqu'à l'esthétique du BDSM<sup>43</sup>. Ces codes visuels sont souvent repris au sein de la communauté, aussi bien dans les lieux de performance *queer*, que lors d'évènement ou bien même dans la culture populaire. La raison qui associe des esthétiques qualifiées soit d'excessives, d'hyper-sexualisées, de sexualisantes, des esthétiques de l'opulence et de l'indécence presque, est que ces représentations sont en marge, tout comme les personnes *queer*. Elles sont aussi représentatives d'un caractère hors-norme auquel les minorités sexuelles et d'identité de genre peuvent tout à fait s'identifier.

Les lieux d'occupation *queer* reprennent souvent ces esthétiques, par le choix des couleurs, des lumières, du type de décoration et de mobilier, par les représentations artistiques présentes dans un lieu, l'ambiance, la musique, entre autres. Sont connues et reconnues comme des esthétiques *queer* par exemple, le kitsch, les accessoires BDSM, le *too much*<sup>44</sup>, parce qu'elles sont notamment exploitées lors des *ball* et s'associent aux performances de *drag*, qui elles-mêmes se jouent des perceptions des rôles de genre. Bien qu'il ne soit pas possible de réaliser une « liste des esthétiques *queer* » dans ce travail car dans l'ensemble, ces esthétiques sont juste partagées par la communauté *queer* et non pas uniquement possédées. Il suffit de garder en tête l'origine du mot *queer*, c'est-à-dire tout ce qui est un peu étrange, perturbant/perturbé, qui sort de la normale ou qui n'est pas anodin. En soit, les esthétiques qui peuvent s'associer à ces termes, sont potentiellement des esthétiques *queer*.

La scénographie d'évènement *queer* ou *queer friendly* joue beaucoup des principes « hors-norme », et c'est aussi pour cela que beaucoup de lieux comme les clubs et des lieux de fêtes de performance ou de représentation sexuelle, sont souvent des lieux de forte présence *queer*.

---

<sup>42</sup> Le *rainbow flag* est le drapeau représentatif de la communauté lgbtqia+, créée en 1978 par Gilbert Baker à San Francisco. [<https://www.metroweekly.com/2007/10/pride-flyin-flag/>]

<sup>43</sup> BDSM : un acronyme qui regroupe les pratiques du *bondage* et de la discipline, de la dominance et de la soumission, du sadisme et du masochisme.

<sup>44</sup> *Too much* peut se traduire littéralement par «trop trop», mais la signification du *too much* est surtout liée à cette idée d'être «dans l'excès» et possiblement dans une exagération performative.



photographies de Diane Arbus (1923-1971), et Claude Cahun (1894-1954), Nan Goldin (1953),  
des artistes et photographes qui illustre cette esthétique *queer* dans leur travail

## 4.3 L'accessibilité

### 4.3.1 Les caractères inclusifs/exclusifs de l'architecture

L'une des raisons qui devrait pousser toute personne prenant des décisions qui conditionnent l'espace, est le fait que d'une manière ou d'une autre, l'espace a, soit un pouvoir incluant, soit un pouvoir excluant. Et qu'on le veuille ou non, si l'on observe l'espace avec un regard *queer*, la tendance est plutôt à l'exclusion. Aujourd'hui, l'architecture « normale » c'est-à-dire qui répond aux normes de la société patriarcale et capitaliste, est exclusive. Elle inclut parfaitement les personnes valides, cisgenre, hétérosexuelles, qui elles-mêmes, ne remettent pas en question le caractère exclusif ou non des espaces, puisqu'elles ne l'expérimentent pas comme des lieux d'expression du genre/de la sexualité.

Si l'on demande aujourd'hui de mettre l'accent sur des questions d'accessibilité en tout genre dans le domaine de l'architecture (mais pas uniquement) qu'elle soit physique, psychique, juridique ou sociale<sup>45</sup>, cela se justifie par une volonté commune de pratiquer le vivre-ensemble et donc de mobiliser des notions d'inclusivité, d'ouverture ou de protection. L'architecture se doit d'être un moyen ou du moins, un outil, pour obtenir une certaine autonomie. L'inclusivité, en architecture notamment, émerge fortement ces dernières années, mais est-ce une préoccupation récente ? Qu'en est-il de tout ce que l'on a déjà construit, tout cela n'est-il pas déjà accessible et inclusif ?

« Pourquoi les femmes\* (et les *queers*) n'ont pas le sentiment d'avoir leur place dans la ville ? »<sup>46</sup>  
« La ville est-elle sexiste ? »<sup>47</sup>

Lors de l'émission « *Grand bien vous fasse, La ville est-elle sexiste ?* » diffusée sur France inter le 12 mars 2019, Anne Sophie Kehr, architecte et présidente du *Réseau des maisons de l'architecture*, s'exprime sur les raisons qui font de l'espace public un espace d'inégalité de genre :

---

<sup>45</sup> Les principes d'autonomie physique, psychique, juridique ou sociale sont des éléments qui sont inclus dans la philosophie du care défini ci-après.

<sup>46</sup> Phrase entendue lors de la conférence sur « la réappropriation de l'espace public » organisée par le cercle féministe de l'ulb le 2 mars 2020 avec comme intervenantes les collectifs de la fronde et des déchainées ainsi que Apolline Vranken de l'architecture qui dégenre.

<sup>47</sup> Titre de l'émission « Grand bien vous fasse » du 12 mars 2019, « La ville est elle sexiste ? » Émission de France Inter par Thibaut de Saint Maurice avec Anne-Sophie Kehr, Dominique Poggi, Chris Blache, Edith Maruéjols.

*“The first problem for all of us, men and women, is not to learn, but to unlearn.”*

Gloria Steinem

«Il faut partir de la genèse de la Ville qui a été faite, pensée par et pour les hommes. L'espace public, c'est là où se fait la vie politique. Et nous, les femmes, nous n'avons pas été pensées comme partie prenante de l'espace public, l'espace des hommes. [...] La ville est sectaire, elle manque de mixité. »

A cela s'ajoute tous les retours d'études sur les violences et les attentions lié au genre dans la ville, que l'on peut notamment retrouver dans l'ouvrage de Yves Raibaud « La villes faite par et pour les hommes » publié en 2015. Ces éléments permettent de situer à nouveau les femmes\* dans l'espace public à la même position qu'elles occupent dans l'organisation d'une société patriarcale, comme des objets et non comme des sujets<sup>48</sup>. Un premier constat simple peut déjà être émis : oui, la ville est sexiste. Par la manière dont elle est construite, parce que n'y sont pas inclus dans sa conception les paramètres d'insécurité et de violence ressentis par les femmes\* ou les personnes *queers* et également parce qu'elle est le réceptacle de comportements humains qui sont sexistes.

Les femmes\* et les *queer* font face à des hostilités similaires dans l'espace public, n'y ont pas leur place, ne s'y sentent pas à l'aise ou alors en danger. Que ce soit de jour comme de nuit<sup>49</sup>, l'espace public est rarement un lieu accueillant lorsque l'on ne bénéficie pas du privilège de l'homme blanc, cisgenre, hétérosexuel. Le fait est que des mauvaises décisions urbanistiques prises, dues au manque de diversité dans les panels décisionnels, ont une influence sur les pratiques quotidiennes, mais aussi, le sentiment de légitimité qu'ont des individus dans l'espace public. Selon une étude récente « *A long way to go for LGBTI equality* », publiée en 2020 par l'agence de l'union européenne pour les droits fondamentaux, le sentiment d'insécurité pousse 33% des personnes interrogées (qui ne sont que des personnes issues de la communauté *queer*) à éviter souvent ou toujours certains lieux par peur d'être harcelé·es. Dans la même étude, 34% des interrogé·es déclarent avoir peur de sortir ou de visiter des endroits par peur d'être physiquement attaqué·es.

### 4.3.2 Le *care*

Le «*care*» repose sur un principe simple, qui est celui de prendre en compte la vulnérabilité de chacun. Selon la définition de Sandra Laugier, professeure à Paris Panthéon-Sorbone, la notion de *care* définie comme une philosophie et une approche qui trouve sa source dans les théories féministes plaçant le soin des autres au centre des préoccupations. Le *care* considère la vulnérabilité de chacun·e, avec comme objectif

---

<sup>48</sup> FRAISSE, Geneviève. « Le devenir sujet et la permanence de l'objet », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. vol. 24, no. 1, 2005, pp. 14-23.

<sup>49</sup> Catherine Deschamps et Laurent Gaissad, anthropologues et enseignant·es à l'ENSAPVS approchent cette notion « du droit à la nuit » dans leurs travaux distincts mais aussi mutuels sur les questions des présences des femmes et de la communauté lgbtqia+



Marian Lens, devant sa librairie féministe et lesbienne Artemys à Bruxelles  
crédit : Marian Lens

de donner accès à une certaine autonomie. Cette philosophie trouve sa source dans les préoccupations qu'engendre « le travail invisible ». C'est-à-dire, toute l'attention qui est portée pour prendre soin des autres, et surtout, être attentifs à des préoccupations qui ne sont pas directement visibles.

Aussi bien la question des «*care giver* », soit littéralement : celles ceux qui donnent le soin, mais aussi des questions autour de la charge mentale, qui prend en compte toute l'attention qui est donnée aux choses du quotidien, auxquelles tout le monde n'est pas attentif, mais qui sont nécessaires pour ordonner sa vie. Ces deux principes sont nécessaires pour notre vie en communauté, que ce soit en petit comité (en famille), aussi bien qu'à l'échelle de la société. Bien qu'il y ait un éveil des consciences vis-à-vis de la prise en compte de ce travail, il reste principalement un « travail de femme », de prendre soin des autres, c'est-à-dire des personnes âgées, handicapées, malades, fragiles, mais aussi des enfants.<sup>50</sup>

Dans sa définition la plus pragmatique, faite par Joan Tronto<sup>51</sup> politologue féministe et américaine, et également retransmise par la française Agata Zielinski, docteure en philosophie, le «*care* » développe 4 thèmes principaux :

**1. *Caring About***, lié à l'attention, être attentif ve aux besoins des personnes desquelles l'ont prend soin

**2. *Taking Care of***, lié à la responsabilité, dans ce cas être responsable et assurer la prise en soin d'autres.

**3. *Care giving***, lié à la compétence, les «*care giver* » sont les personnes qui donne le soin.

**4. *Care receiving***, lié à la réponse, sont les personnes qui reçoivent le soin.

*« Il faut inclure ici l'appropriation du travail qui est associé « par nature » à la reproduction : élever les enfants, les corvées domestiques. Cette appropriation du travail des femmes s'effectue exactement de la même manière que l'appropriation du travail de la classe ouvrière par la classe dominante. On ne peut pas dire que l'une de ces deux productions (reproduction) est « naturelle » et que l'autre est sociale. Cet argument n'est que la justification théorique et idéologique de l'oppression. Un argument pour faire croire aux femmes qu'avant, la société et dans toutes les sociétés, elles sont soumises à cette obligation de la reproduction. »<sup>52</sup>*

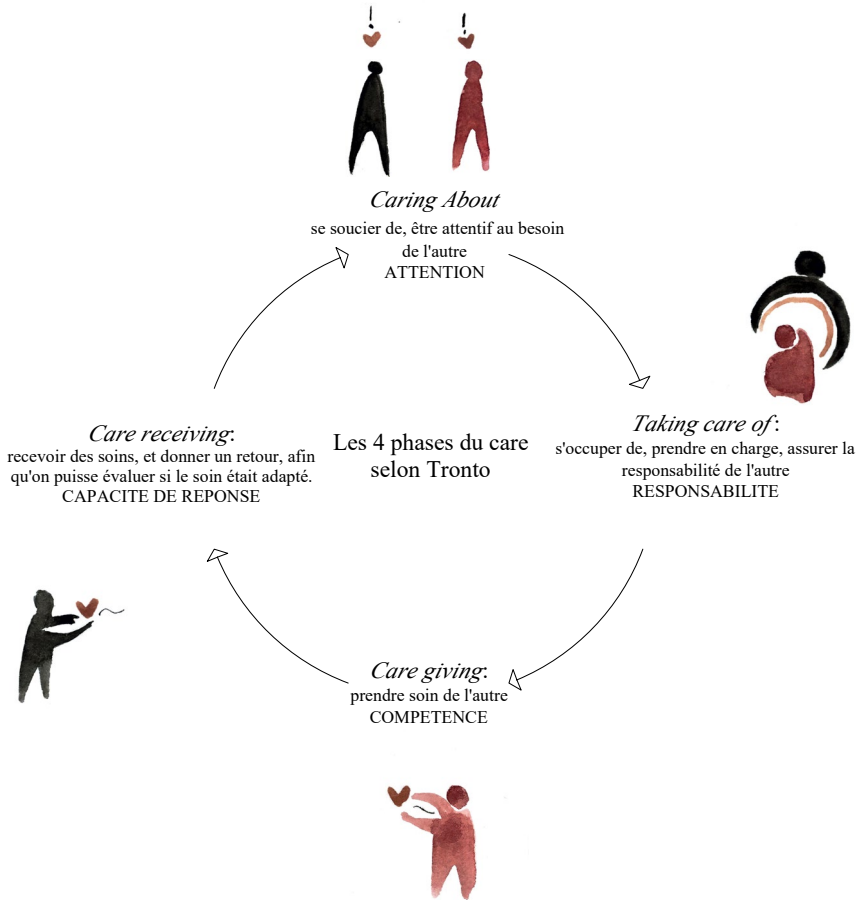
Monique Wittig

La répartition du travail et de la prise en compte du soin des autres dans la société patriarcale crée une inégalité sociale vis-à-vis du *care*. Car ce travail est pris en majeure partie en charge par les femmes, et cette inégalité se remarque spatialement. Il y a

<sup>50</sup> Et la crise du Covid-19 à tout à fait mit en lumière tout ce « travail invisible » fournit dans les lieux du *care*, comme les hôpitaux, institut de soin, lieux d'accueil. Mais aussi le fait, que dans ces lieux de soin, la majorité du personnel tout à fait indispensable à leur bon fonctionnement, sont en majorité des femmes.

<sup>51</sup> TRONTO Joan, *Un monde vulnérable. Pour une politique du care*, Paris, La Découverte, 2009 [1993]

<sup>52</sup> WITTIG Monique, *La pensée Straight*, Édition Amsterdam, 2018 page 48



des espaces domestiques du *care*, et la manière dont ceux-ci sont traités en dit long sur la considération que l'on donne au travail domestique. Ce sont, au mieux, des espaces « mis de côté », au pire, complètement mal traités. Si l'on prend l'exemple des maisons bruxelloises, on ne peut pas dire que la cuisine, ou bien la buanderie, soient des espaces qui privilégient un d'un emplacement de qualité. Certaines cuisines, ceci dit, bénéficient d'une ouverture sur le jardin (si jardin il y a). Mais la cuisine et les « pièces d'entretien » sont des pièces où nous passons beaucoup de temps quand nous prenons en charge un foyer. Et il y a parfois une non prise en compte de ce travail d'entretien d'une maison. Le film « *Koolhaas Houselife* », par Ila Bêka & Louise Lemoine (2006), montre comment est occupé et surtout vécu, l'espace de la maison et son entretien, non pas seulement par les gens qui y vivent, mais aussi par les personnes qui sont responsables de son bon fonctionnement. On suit donc durant le film Guadalupe Acedo, la gouvernante, qui au fil de la visite expose les enjeux et l'ingéniosité dont elle doit faire preuve pour entretenir et prendre soin de la maison. Autre exemple, dans le film « *Parasite* », de Bong Joon-ho, sorti en 2019, on peut voir très clairement une perception différente des lieux selon ceux qui les occupent et ceux qui les entretiennent. Dans les deux films, la différence est liée aux moyens financiers, et la possibilité de faire entretenir sa maison par quelqu'un qui ne fait pas partie de la cellule familiale. Lorsque les moyens manquent, la décision de la prise en charge du logis se fait par le genre, car, et Monique Wittig le souligne bien, les femmes, dans les relations hétérosexuelles et dans la société patriarcale, sont assignées « naturellement » au travail domestique.

Mais le *care* ne se résout pas uniquement par des problématiques domestiques, elle se répercute aussi dans la ville. Avoir une ville qui prend soin, ne se résout pas uniquement à la présence de « lieux du care » mais également à l'importance et l'accès qu'on leur donne.



Intérieur du café/bar le Fontainas, emblème des lieux *queer* de Bruxelles

## 4.4 La temporalité

### 4.4.1 Les safe-place

Les *safe-space* sont des lieux qui ne nous appartiennent pas mais sont un « chez soi ».

*«Aussi longtemps que la discrimination existe, un groupe qui vit dans le danger a besoin d'endroits où chaque personne de cette communauté peut juste être un être humain, être tout ce qu'elle veut être, sans aucun risque de jugement ou d'hostilité.»<sup>53</sup>*

*Safe-Space*, un terme anglais, que l'on peut littéralement traduire par : espace de protection ou espace protégeant. Le principe de *safe-space* inclut la notion de sécurité dans un espace défini. Il est surtout utilisé pour décrire des espaces qui permettent de protéger et donner un sentiment de sécurité, notamment à une communauté minoritaire, lorsqu'elle utilise un espace qui lui est réservé. Les *safe space* jouent le rôle d'espace de reconstruction intime et personnel, pour s'assimiler à une sensation d'*empowerment* pour des individus qui ont ce besoin de reconstruction et de (ré-)intégration en société.

*« L'empowerment articule deux dimensions, celle du pouvoir, qui constitue la racine du mot, et celle du processus d'apprentissage pour y accéder. Il peut désigner autant un état (être empowered), qu'un processus. Cet état et ce processus peuvent être à la fois individuels, collectifs et sociaux ou politiques – même si, selon les usages de la notion, l'accent est mis sur l'une de ces dimensions ou au contraire sur leur articulation. »<sup>54</sup>*

Les lieux qui nous protègent doivent laisser place à un sentiment de sûreté et d'appartenance, c'est à dire que chacun doit pouvoir s'y sentir « chez soi », soit par le caractère appropriable du lieu, soit au contraire, par la présence d'une esthétique forte et représentative du groupe de personnes qui occupent l'espace.

---

<sup>53</sup> La Sociologue Marian Lens, féministe, fondatrice de la première librairie féministe et lesbienne Artemys à Bruxelles (fermée en 2012) répond à la question :

*« Est-il nécessaire d'avoir une bulle pour les lesbiennes aujourd'hui? »*

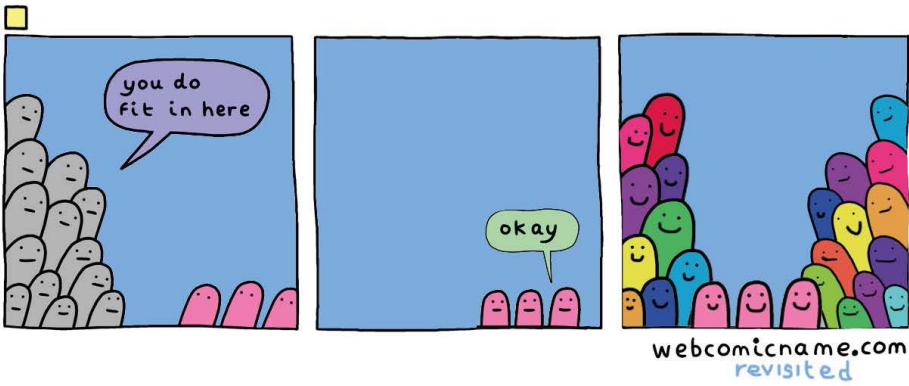
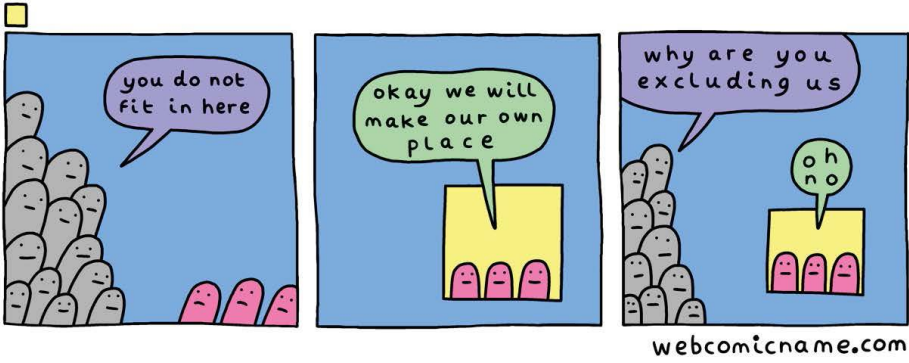
traduit par l'auteure *« Is there still necessary to have a niche for lesbian women today? »*

*- As long as discrimination do exist, a group that is living danger is needing places where every person of its community can just be a human being, being all what she wants to be, without any risk of judgment or hostility. »*

témoignage recueilli dans un article « Lesbian Life in Brussels » du 8 mars 2017 par Felicia Mutterer

<https://www.straight-universe.com/lesbian-life-in-brussels/>

<sup>54</sup> BACQUÉ Marie-Hélène, et BIEWENER Carole *« L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? »*, Idées économiques et sociales, vol. 173, no. 3, 2013, pp. 25-32.



Les *safe-spaces* favorisent les sentiments d'une certaine ouverture au sein de la communauté, permettant l'expression de désirs, de sentiments de confort, d'appartenance, de sécurité et de protection. Tous ces sentiments se retrouvent aussi dans celui du « chez soi ». C'est-à-dire pouvoir considérer un lieu comme un espace propice à une occupation libre et confortable. Le « chez soi » ne se limite pas uniquement aux murs de nos logements, car le sentiment d'appartenance peut grandir en dehors de nos foyers. Les *safes-spaces* sont des lieux dont on n'a pas forcément la propriété mais qui nous appartiennent car ils sont appropriables. L'ensemble des lieux ouvertement et/ou répertoriés comme *queer* sont des *safe-space*. En accueillant une population majoritairement *queer*, ces lieux se présentent comme des symboles de représentation et de protection pour cette communauté.

#### 4.4.2 La non-mixité

La non-mixité, qu'elle se fasse d'elle-même ou bien qu'elle soit choisie, peut à la fois faire une impression d'exclusion, mais sert d'outil d'*empowerment*. Qu'elle soit choisie ou qu'elle prenne forme instinctivement, la non-mixité est un outil pour un groupe de personnes, qui par l'intermédiaire d'un rassemblement, d'une discussion, d'un partage de temps ou d'espace, permet de se (re)construire, de communiquer ou de partager ensemble sur des problématiques qui concernent ce groupe de personnes spécifiquement. La non-mixité est un outil d'*empowerment*. C'est une solution qui a une limite spatio-temporelle. C'est prendre du temps et de l'espace pour faire face à des problématiques communes. Le principe de la non-mixité selon le genre en Europe, comme outil de lutte militante, émerge dans les années 1968, où de nombreux mouvements de militantismes féministes font face au sexisme lors de leur mobilisation et font peu à peu le choix de la non-mixité, notamment le Mouvement de libération des femmes (MLF)

*« La mise en place d'espaces et de temps de rencontre entre les groupes femmes, de moments de sociabilité entre femmes, ainsi que le développement d'autres activités, construisent une contre-culture féministe. On assiste en effet à la multiplication d'espaces en non-mixité qui ont pour ambition 'd'échapper au contrôle masculin dominant', même s'il s'agit davantage d'un regroupement 'localisé et fluctuant [...] qui forme des poches dans le social plutôt qu'il ne constitue une véritable sécession' »<sup>55</sup>*

L'objectif d'une construction, qu'elle soit physique ou non, en non-mixité est qu'elle permet de créer un entre-soi de protection et d'émancipation pour des groupes opprimés. Aussi bien pour les femmes\* que pour les personnes victimes de racisme ou les personnes de la communauté LGBTQIA+. C'est se (re)construire hors des préoccupations et de l'emprise d'une oppression déjà existante.

---

<sup>55</sup> JACQUEMART Alban, et MASCLET Camille. « Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 46, no. 2, 2017, pp. 221-247.



© C. Deudon

Si le principe de non-mixité, comme outil de lutte militante, émerge notamment avec le MLE, la présence de lieux qui fonctionnent, eux, en non-mixité, est bien antérieure aux années 70. Les mouvements des Béguinages, qui sont un groupe de femmes laïques (les béguines) vivant ensemble qui apparaissent entre le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, font exemple d'une non-mixité choisie dans un souci d'autonomie et pour s'émanciper de l'église et de la contrainte du mariage<sup>56</sup>. Il existe aujourd'hui des néo-béguinages, comme le béguinage de Dortmund en Allemagne<sup>57</sup>, qui eux aussi, ont gardé cette organisation volontaire en non-mixité. Autre exemple plus contemporain de lieux faisant émerger des questions de non-mixité à Bruxelles, le collectif féministe *queer Naast Monique*<sup>58</sup>, qui s'est installé à Anderlecht. Le lieu se veut ouvert à tou tes, mais accueille en priorité des personnes *queer*, est aussi géré par des personnes *queer* et veut entretenir par les questions de collectivité un *safe space*.

Pour ce qui est des problématiques *queer*, la non-mixité est également un outil d'*empowerment*. Quand bien même elle peut être mal perçue, notamment par des groupes qui ne sont pas issus de la communauté *queer*, car la non-mixité fait grandir le soupçon du communautarisme extrémiste. Pourtant, elle permet de mettre en mot et en forme des problématiques spécifiques à la communauté *queer*, que ce soit pour les lesbiennes/femmes\* *queer* au sein des mouvements féministes ou aussi bien les groupes qui refusent la participation d'hommes cis. Et même concernant les espaces de partage, se forment des revendications qui, issues de discussions en non-mixité, réclament la mixité. Comme par exemple les toilettes, qui sont des espaces non mixtes et qui, pourtant, excluent les personnes de la communauté *queer*.

Pour connaître des besoins liés à l'espace, spécifiques à des problématiques *queer*, il est nécessaire que ces revendications émergent de discussions, d'occupations, de prises de positions. Les problématiques communes s'identifient et se comprennent plus facilement dans des groupes en non-mixité. Celles-ci peuvent aussi se manifester par la création de lieux qui accueillent différents groupes en non-mixité pour un temps. Ces groupes peuvent occuper l'espace selon leurs besoins et ainsi exprimer des propositions spatiales qui n'auraient pas été engagées ou même proposées dans d'autres conditions.

Le pouvoir de la non-mixité est de protéger et laisser une place légitime à des personnes qui en ont besoin. Rendre un espace non-mixte fait à la fois de ce lieu un *safe-space*, mais aussi un lieu libre d'expression, de création, de discussions, de recherche. Les lieux de vie en non-mixité sont particulièrement intéressants pour ces raisons, car, par ce sentiment à la fois de sécurité, d'ouverture et d'acceptance forte, ils permettent une occupation plus ouverte des espaces. Parce qu'on se respecte et se comprend mieux, on se fait plus confiance et on partage plus de temps et plus d'espace avec les

---

<sup>56</sup> VRANKEN Apolline, *Des béguinages à l'architecture féministe*, Editions Université des Femmes, 2018

<sup>57</sup> *Ibid*

<sup>58</sup> [<https://www.naastmonique.pink/about.html>]



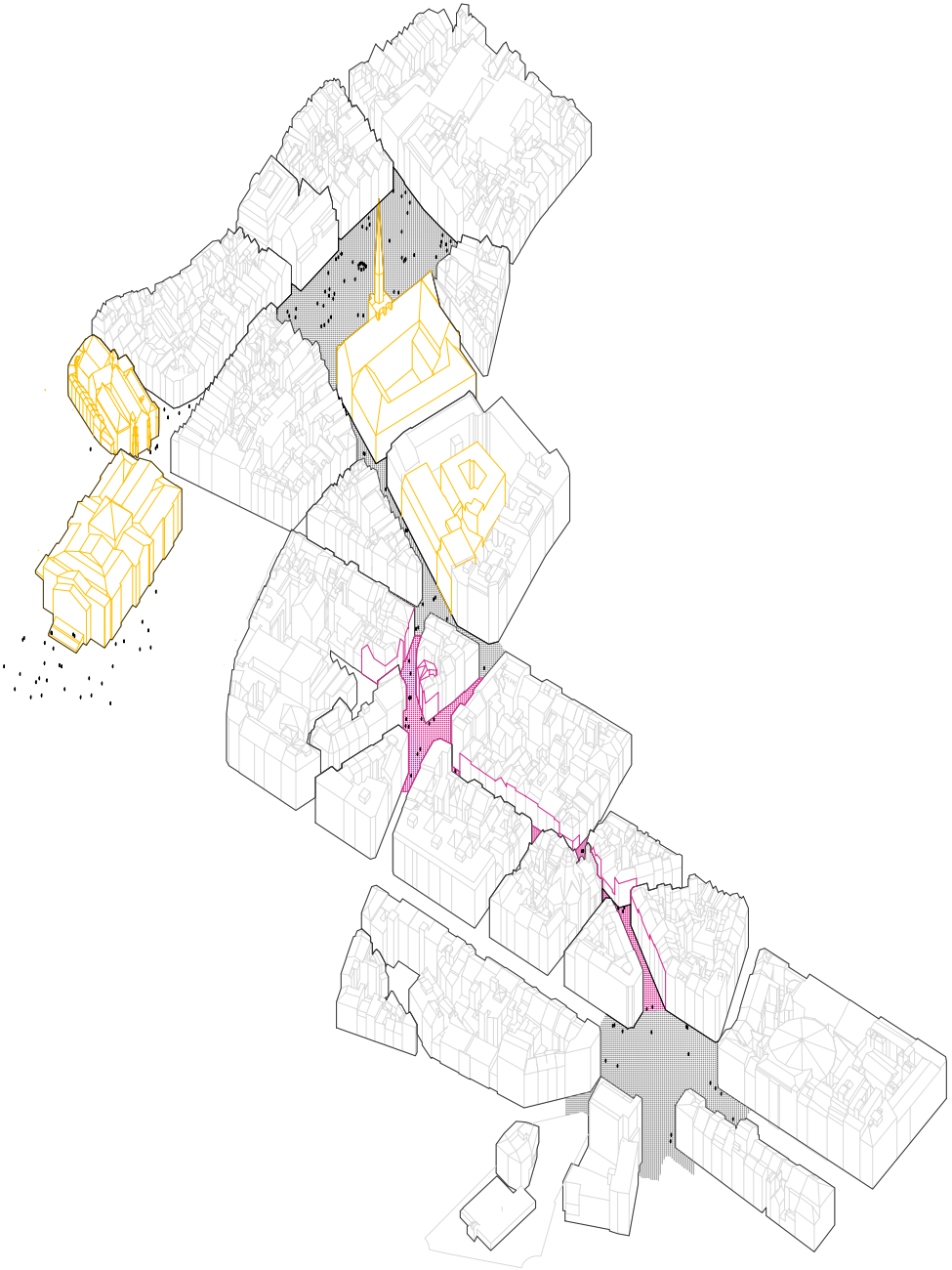
photographie prise par l'auteur,  
pendant la manifestation du 8 mars,  
journée internationale des droits des femmes

autres. La mise en commun se fait plus volontairement dans des lieux spécifiques à une communauté puisqu'elle constitue l'un des principes de la non-mixité.

La non-mixité est une décision commune. C'est un groupe de personnes qui décide de partager du temps, de l'espace, en commun, sans y inviter d'autres qui ne partageraient pas la même situation ou les mêmes expériences de vie. Le syndicat par exemple, est une forme de non-mixité, puisque, ne sont pas invité·es par exemple les patron·es.<sup>59</sup> Pourtant la non-mixité dérange aussi bien dans des événements que dans des lieux, et ce qui est reproché à la communauté LGBTQIA+ lorsqu'elle use de la non-mixité, c'est d'être « ouverte d'esprit mais pourtant d'exclure les autres ». Pourtant la non-mixité n'est pas un outil d'exclusion mais bien un outil de protection, car si les personnes *queer* décident d'œuvrer en non-mixité, c'est principalement parce qu'elles ne sont pas incluses dans la société « normale ». C'est pourtant un outil, et non pas une fin, qui permet de mutualiser des expériences, des moments de vie et des conceptions communes qui offre à des individus mis de côté la possibilité de vivre un moment de partage et d'ouverture.

---

<sup>59</sup> Propos appuyés par Francis Dupuis-Déri dans l'émission *Hors-Série* du 18 mars 2017



## 5 Célébration *queer*

La célébration *queer* a comme ambition d'être à la fois une voie d'appropriation et de visibilité pour la communauté qu'elle englobe, mais également d'avoir un intérêt politique, un impact durable. Avec comme exemple la *Pride* qui est un événement éphémère qui souvent survient en juin<sup>60</sup> et qui investit pendant une période définie la rue. Participer à la *pride* permet à la fois de prendre son temps et sa place dans l'espace public pour afficher son soutien, mais c'est aussi un événement populaire permettant de le normaliser en soutenant les revendications de la communauté LGBTQIA+.

Ainsi, par des lieux de visibilité, accessibles et ouverts, il est possible à la fois de répondre à un besoin émergent et présent dans la communauté *queer*, mais aussi d'amener ces problématiques dans l'espace public et donc dans le débat public et la conscience collective. Un projet d'architecture qui convoque le *queer* a donc deux ambitions. La première est d'être une solution à un problème existant et urgent, qui touche à des questions d'équité concernant des droits humains. La seconde ambition est d'avoir un impact durable qui permet de rendre la vie de la communauté *queer* meilleure en empêchant l'utilisation de la sexualité comme moyen d'oppression.

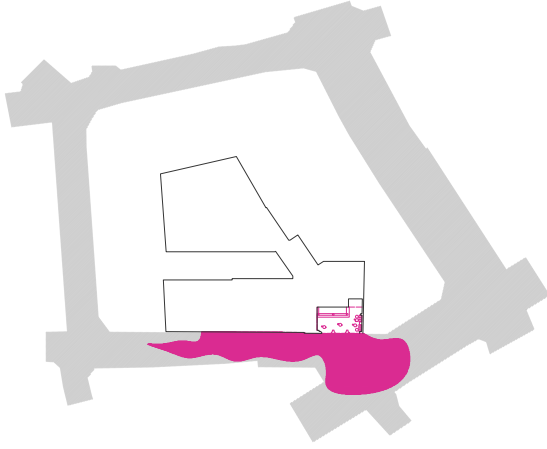
L'objectif ici n'est pas tant de faire de l'architecture *queer* mais de déconstruire des lieux qui sont construits de manière cis/hétéronormative et, de ce fait, construire en dehors des systèmes et des normes déjà existants. Ont été explicités dans le chapitre précédent les outils auxquels il est possible de faire appel lors d'un projet d'architecture dans le but de le rendre plus incluant mais aussi attentif à des problématiques rarement évoquées. Ces outils vont donc être choisis pour aider la conception d'un projet d'architecture. L'attention est donc portée à des questions de visibilité, d'accessibilité et de temporalité, qui seront développées dans cet ordre.

### 5.1 Déconstruire l'invisibilisation

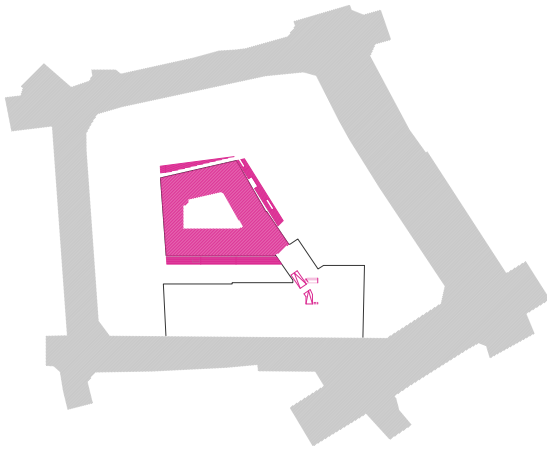
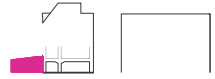
Se défaire des normes est important car en plaçant un seul modèle, et pas n'importe lequel, un modèle de domination, l'homme blanc, cisgenre, hétérosexuel et valide est au centre des préoccupations. Ont alors été invisibilisés les besoins et les représentations de toutes les personnes qui n'y correspondent pas. Le principe d'invisibilisation est de rendre tout à fait invisible des phénomènes sociaux, des combats ou même des individus. Par exemple, est invisibilisée la question de la charge mentale car elle est « un problème de femme ». Sont aussi invisibilisées les lesbiennes, notamment dans les

---

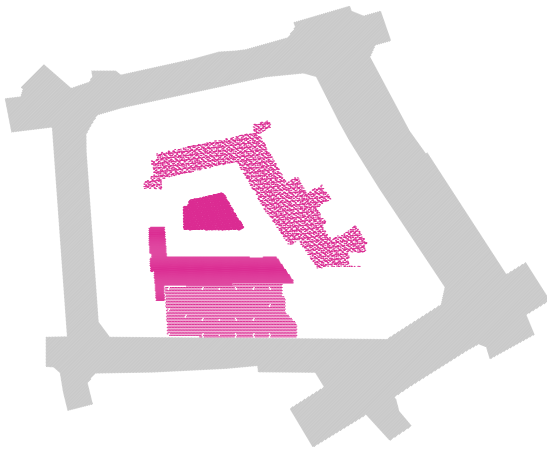
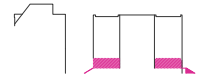
<sup>60</sup> Le mois de juin est aussi appelé *Pride month*, l'histoire de la *pride* tient son origine dans une célébration qui a fait suite à de violente altercation entre la police et une communauté *queer* qui occupait le bar *Stonewall Inn* à New York en 1969.



Visibilité



Accessibilité



Temporalité



schémas par l'auteur  
Les outils à la portée des architectes

représentations populaires, dans les films, dans la littérature, dans l'histoire<sup>61</sup>. Ignorer et ne pas représenter, ou ne pas prendre en compte l'existence d'individus qui sortent de la norme, les marginalisent encore plus. Ainsi, placer de manière visible et ouverte un lieu qui représente une communauté et les problématiques auxquelles elle fait face souligne leur existence. D'autant plus si cette nouvelle présence est proche de lieux populaires et d'institutions. Leur existence est alors mise en lumière et normalisée.

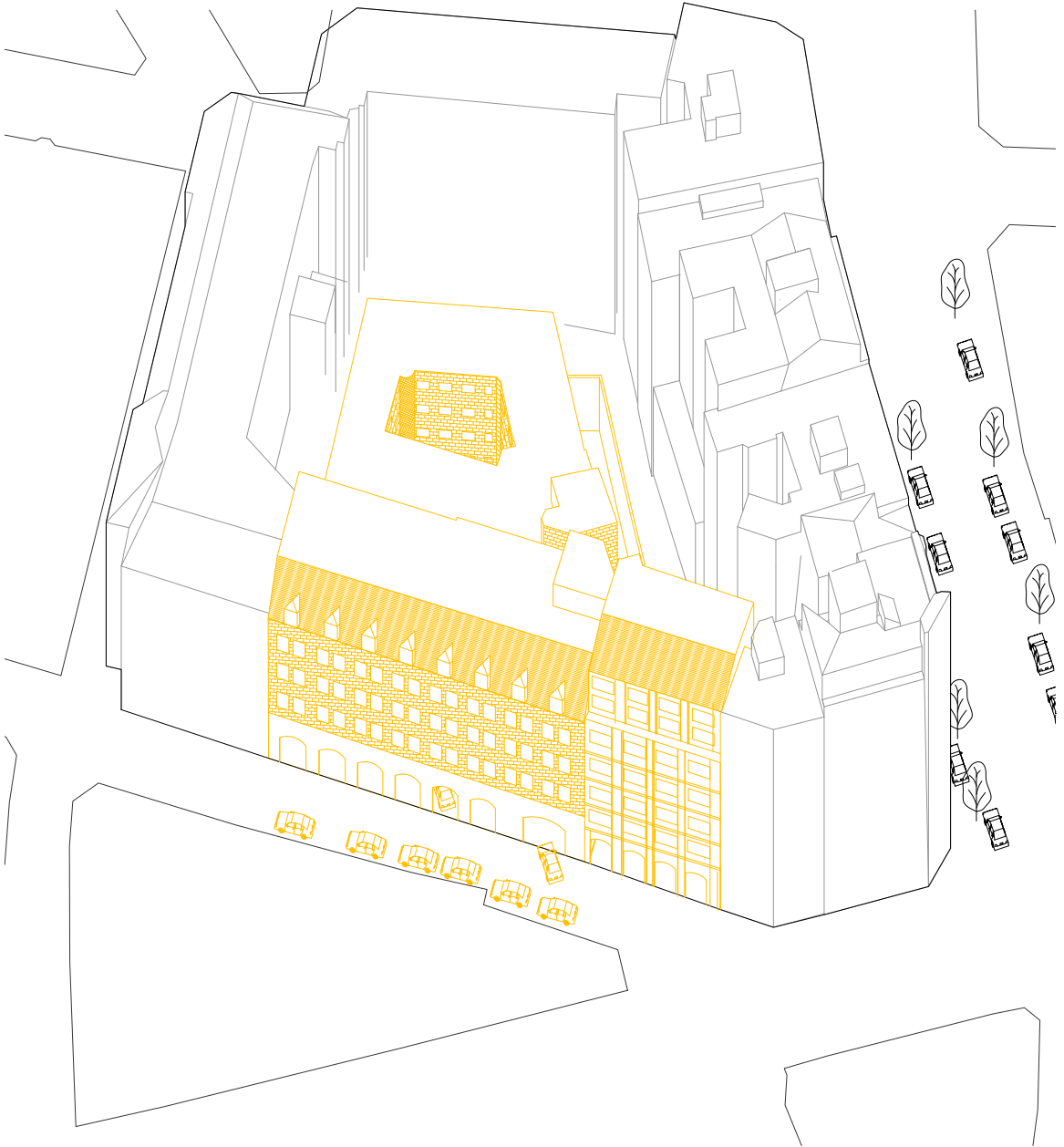
### 5.1.1 Travailler avec les systèmes existants

Pour installer un projet d'architecture d'ambition *queer*, il est important de prendre appui et de comprendre le contexte qui accueillerait un tel projet. Comme exposé précédemment, les espaces construits induisent un traitement du genre qui prône et place par défaut l'homme cisgenre, hétérosexuel blanc et valide comme outil de mesure et de conception. Ainsi pour pouvoir intégrer une notion d'inclusivité forte, il est important d'effacer la norme et ce qui y correspond. Pourtant, l'enjeu n'est pas de faire table rase de l'existant et de recommencer à zéro. Il ne faut pas se résoudre à concevoir l'intégration des personnes *queer* en société comme une utopie. Il faut, bien au contraire, comprendre et travailler avec ce qui existe déjà. Cela permet de mettre en lumière comment, et peut-être pourquoi, la société et les édifices se séparent et se divisent par des caractères liés au sexe. Et quel meilleur exemple comme lieu d'oppression, d'enfermement et de division que les commissariats de police ?

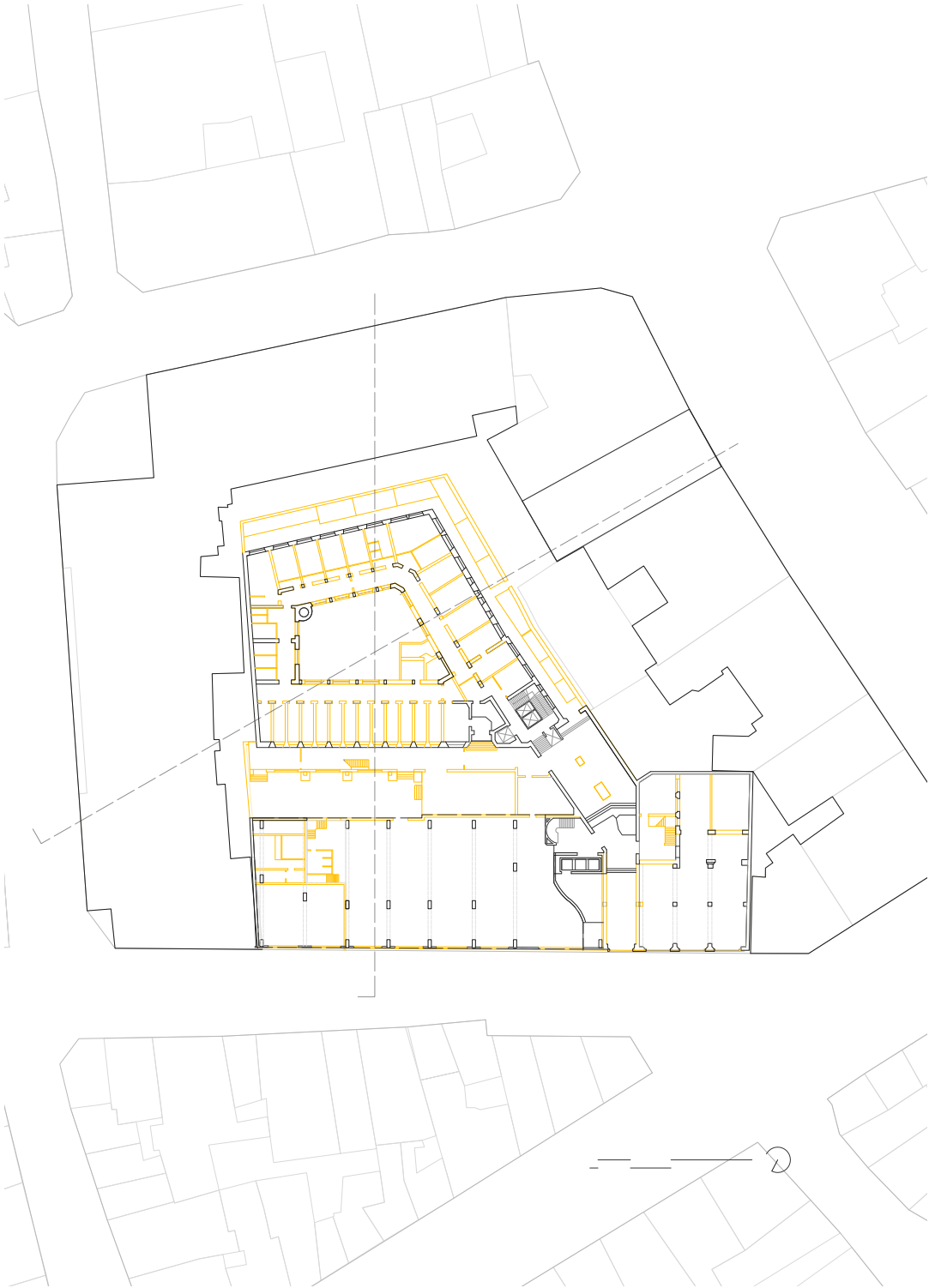
Le projet présenté ici s'implante donc dans l'actuel commissariat de Police du centre, 30 rue du marché au Charbon, situé à proximité de la Grand Place et du quartier gay de Bruxelles. La situation géographique du commissariat de Police permet de créer une certaine visibilité par la place que celui-ci occupe dans le parcellaire bruxellois, mais aussi, par les lieux d'enjeux politique qu'il représente et qui l'entourent. Ainsi par sa taille et par la situation qu'il occupe, le commissariat de police est l'objet et la représentation d'un pouvoir actuellement existant, et dont la ré-appropriation s'avère être symbolique.

---

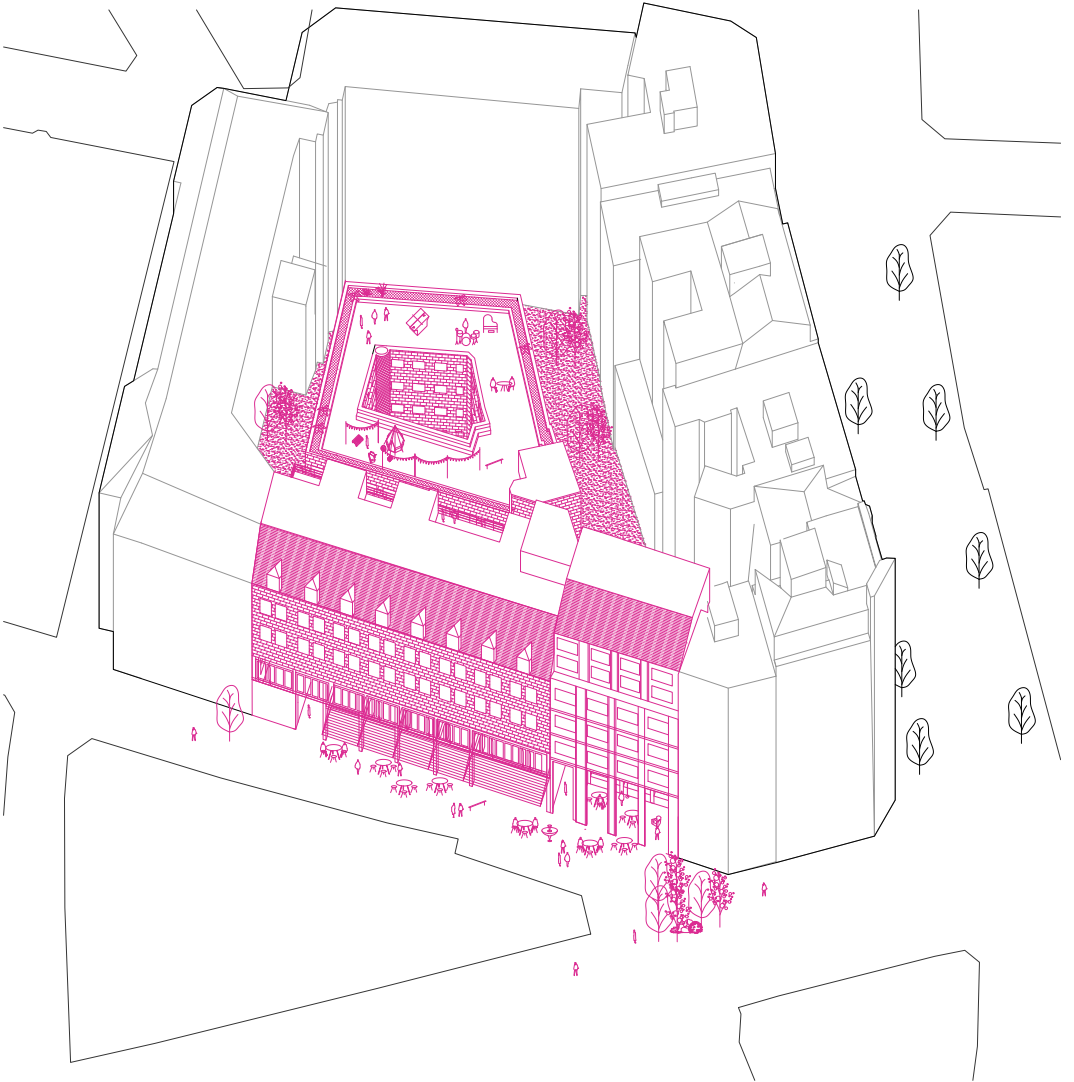
<sup>61</sup> L'émission « Sortir les lesbiennes du placard » sur France inter met bien en lumière le manque de représentation ou même l'omission des lesbiennes et l'impact que cela produit. [<https://www.franceculture.fr/emissions/lsd-la-serie-documentaire/sortir-les-lesbiennes-du-placard-14-reinventer-les-representations>]



axonométrie et coupe par l'auteur  
Situation actuelle



plan de déconstruction par l'auteur  
Situation actuelle



axonométrie et coupe par l'auteur  
Situation projetée

### 5.1.2 *We are here. Watch us*

En ce qui concerne la police, nous ne pouvons pas ignorer le fait que l'une des révoltes les plus historiques du mouvement *queer*, *StoneWall Riot*, vient d'une confrontation avec «les forces de l'ordre». La police, et tout le pouvoir fédéral, ne se révèle toujours pas comme étant l'allié ni des *queer*, ni des féministes. Et réduire et anéantir les violences présentes au sein de la police envers des communautés minoritaires s'avère être un travail de fond particulièrement compliqué.

*« Tu peux pas être tout le temps chez la police, enfin tu peux, mais l'histoire sait que j'ai pas d'alternative meilleure. Parce que fermer sa gueule est pas non plus une alternative mais tu peux pas aller chez la police. Parce que déjà la police c'est papa, [...], c'est masculin il nous faudrait encore 20/30 ans avant de sortir de cette analogie, c'est vraiment de l'appareil policier, c'est la représentation d'un pouvoir masculin »<sup>62</sup>*

L'un des intérêts de se réapproprier les locaux de la police réside aussi dans le fait qu'on s'approprie un symbole de pouvoir et de force, qui est/a été utilisé souvent pour réprimer, que ce soit les communautés trans et homosexuelles (d'autant plus lorsque que leurs pratiques sont considérées comme illégales) mais aussi les femmes (exemple de violences policières lors des manifestation du 8 mars, les classements sans suite de plaintes contre viols/harcèlements/agressions sexuelles, violences domestiques, etc). La police, par sa position systémique comme l'un des outils du patriarcat, n'est par essence l'ami, ni des femmes, ni des féministes, ni de la communauté LGBTQIA+, et d'aucune minorité de manière générale. Il y a un intérêt, mais aussi un symbole, à venir déconstruire des lieux qui ont existé pour opprimer et enfermer ce qui a été auparavant jugé comme « déviant ». Abattre un mur ayant auparavant été une cellule vient libérer cet espace, aussi bien de manière physique que symbolique. C'est aussi toutes ces représentations de systèmes d'oppressions qui sont détruites mais laissent une marque, pour se remémorer cette histoire de lutte contre les violences faites aux minorités.

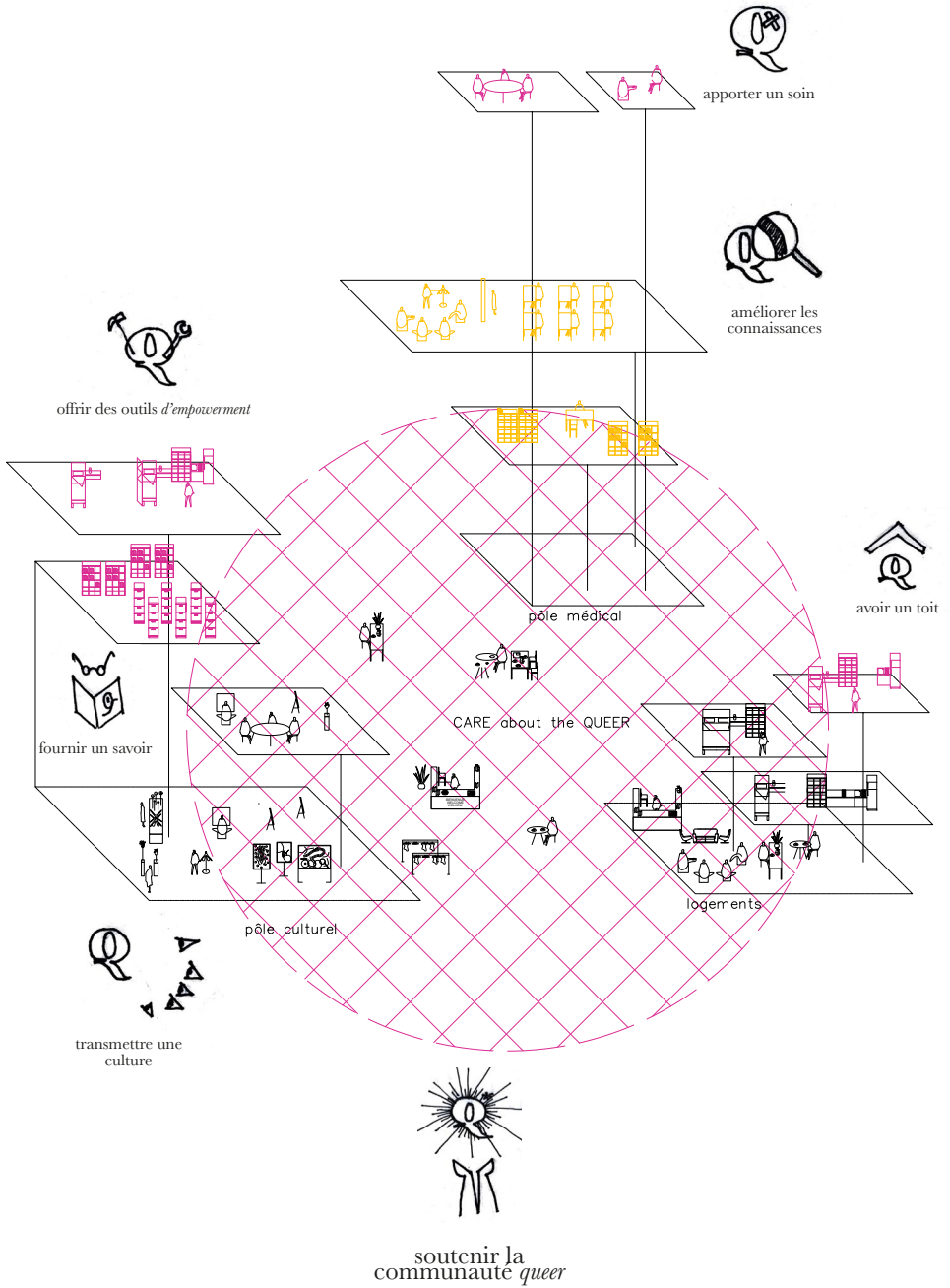
Au-delà de déconstruire des symboles d'oppression, la destruction physique d'éléments construits permet d'ouvrir un bâtiment, de le rendre accessible, accueillant et ouvert sur l'espace public. Cela crée une nouvelle visibilité, mais aussi une nouvelle possibilité d'usage de ce lieu auparavant fermé et exclusif. Et pour assurer cette visibilité il est important de constituer un ensemble d'éléments, repérables et représentatifs du projet et des ambitions de celui-ci. Le commissariat de police étant un lieu fermé, le but, au-delà de l'ouvrir sur l'espace public, est d'en faire également un symbole de représentation *queer*. Aussi bien en convoquant des esthétiques existantes mais aussi en jouant avec l'aspect symbolique d'ancien lieu d'occupation *queer*. Avec l'ajout d'une

---

<sup>62</sup> Virgine Despentès dans «*Les conilles sur la table*» 3 octobre 2019, 29e minute.







marquise par exemple, il est possible de rendre le lieu visible et repérable depuis la Grand Place, et en y installant un bar comme entrée proche de la rue du Midi et de la place formée par le piétonnier, il est possible de réinvestir un symbole de militantisme *queer* qu'est le bar.

## **5.2 L'accès à l'équité, un programme qui prend soin**

Engager un programme qui soutient et répond à des demandes venant de la communauté *queer*, tout en répondant à des enjeux programmatiques liés à son territoire, permet à la fois d'avoir un impact direct et rapide mais aussi une situation pérenne.

### **5.2.1 *Giving care*, la culture comme terrain d'entente**

Une porte d'entrée dans un programme qui résulte à la fois des problématiques *queer* et des préoccupations de la ville de Bruxelles est, par exemple, la culture. Car elle permet de mettre en avant les principes d'accessibilité et d'ouverture. La culture, si elle est populaire, se doit d'être accessible à tous·tes. Il existe aujourd'hui des projets d'architecture qui offrent à la ville un espace en plus, qui laissent des possibilités d'appropriation à l'ensemble des habitant·es. Comme par exemple le Centquatre, un projet de Atelier Novembre, un lieu qui promeut la culture et s'ouvre à la ville en prenant place dans l'ancien service municipal des Pompes Funèbres dans le 19<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Ou bien les Ateliers des Capucins dans le quartier de Recouvrance à Brest par l'agence Atelier de l'Île, qui vient placer dans les anciens ateliers de forge et de montage pour la construction de machines propulsives un nouveau centre culturel et commercial. La place qu'occupe ces deux projets n'est pas comparable à celle disponible dans le cas de l'hôtel de police, car le programme culturel n'est pas le seul aspect du projet. Ces deux exemples cités ici permettent une forte appropriation des lieux communs par les personnes qui décident d'y passer du temps. C'est donc cette revendication particulière qui est recherchée pour ce projet. Avoir un programme qui donne la capacité de promouvoir et rendre accessible une culture *queer* (avec des lieux d'exposition, des archives et une bibliothèque *queer*, un centre d'étude) mais aussi la possibilité de partager et de faire vivre cette culture en créant un lieu qui reçoit un public large, qui peut à son tour s'approprier l'espace et faire naître une culture du vivre ensemble.

### **5.2.2 *Caring about*, le logement un enjeu pérenne**

Un autre objectif commun à la communauté *queer* et à la ville de Bruxelles est l'accès au logement. Le fait d'être *queer* peut mener certains individus à être discriminés. Bien que ce soit illégal et que cela n'arrive pas à chaque fois, cela a considérablement freiné



des personnes ouvertement *queer* à accéder à un logement. Au-delà de la difficulté d'accès au logement, il y a aussi des personnes *queer* qui sont tout simplement sans logement, et donc à la rue. Il est encore courant aujourd'hui que des jeunes personnes *queer* qui vivent encore chez leurs parents soient rejetés du foyer familial lorsque que ces derniers apprennent que leur enfant n'est pas cis et/ou hétérosexuel.<sup>63</sup> Mais la précarité du logement ne concerne pas que les jeunes. Cela concerne aussi beaucoup les femmes et certains hommes. Durant les années 70-80, lorsqu'il y a eu une épidémie du virus responsable du SIDA, beaucoup d'homosexuels les sont décédés. Mais une partie des hommes homosexuels qui n'avaient pas contracté le virus ont vu tomber malade et mourir beaucoup de personnes de leur entourage, et ainsi ne se sont pas vu avoir un futur et n'ont donc jamais investi pour l'avenir. Aujourd'hui, ces hommes se retrouvent seuls mais aussi dans une situation très précaire.

Il existe des associations qui recueillent notamment les jeunes qui sont poussés hors de leur domicile par leur famille, notamment « le Refuge »<sup>64</sup>, mais il n'existe pas de centre d'accueil qui favoriserait l'accès à des logements aux personnes *queer* en situation de précarité pour leur fournir tout simplement un accès à la dignité.

### 5.2.3 *Taking care about, se préoccuper de la santé*

Un autre point, qui dans un programme de projet d'architecture doit être intégré, concerne des revendications de la communauté *queer* concernant la santé. Celles-ci comprennent donc un ensemble de lieux accueillants pour un programme de santé, ainsi qu'un lieu de formation et d'informations pour le personnel médical, mettant l'accent sur les spécificités de la communauté LGBTQIA+. Selon le rapport « *State-of-the-art study focusing on the health inequalities faced by LGBTI people* » de la commission européenne en juin 2017, qui fournit une étude sur la santé des personnes *queer*, les résultats témoignent que les sujets de l'étude font face à beaucoup de problèmes de santé, liés à leur condition de personnes *queer*. L'étude en vient à cette conclusion

*« Les personnes LGBTI ont donc un état de santé, tant physique que mental, souvent inférieur à la population générale, et ont également un plus haut risque de développer certains types de cancer à*

---

<sup>63</sup> Un article sur France inter par exemple se focalise sur l'impact de la pandémie mondiale du Covid-19 qui a augmenté le risque pour les personnes lgbtqia+ d'être expulsées du domicile familial, ce qui arrive encore couramment. [<https://www.franceinter.fr/societe/les-personnes-lgbt-vulnerables-face-a-la-crise-des-parents-chassent-quand-meme-leurs-enfants-du-domicile>]

un autre article raconte l'histoire d'un jeune, poussé à la rue par sa famille après la découverte de son homosexualité [[https://www.franceinter.fr/dimitri-jeune-gay-chasmec-en-plein-confinement-ma-mere-ma-dit-de-faire-mes-valises?utm\\_medium=Social&utm\\_source=Facebook&fbclid=IwAR0NML\\_qfGyNx4jwfAl68tHUYAeqhwrq7LA43gSyIvqGnSTAb-NASchkw7A#Echobox=1588826095](https://www.franceinter.fr/dimitri-jeune-gay-chasmec-en-plein-confinement-ma-mere-ma-dit-de-faire-mes-valises?utm_medium=Social&utm_source=Facebook&fbclid=IwAR0NML_qfGyNx4jwfAl68tHUYAeqhwrq7LA43gSyIvqGnSTAb-NASchkw7A#Echobox=1588826095)]

<sup>64</sup> [<https://www.refugeopvanghuis.be/>]



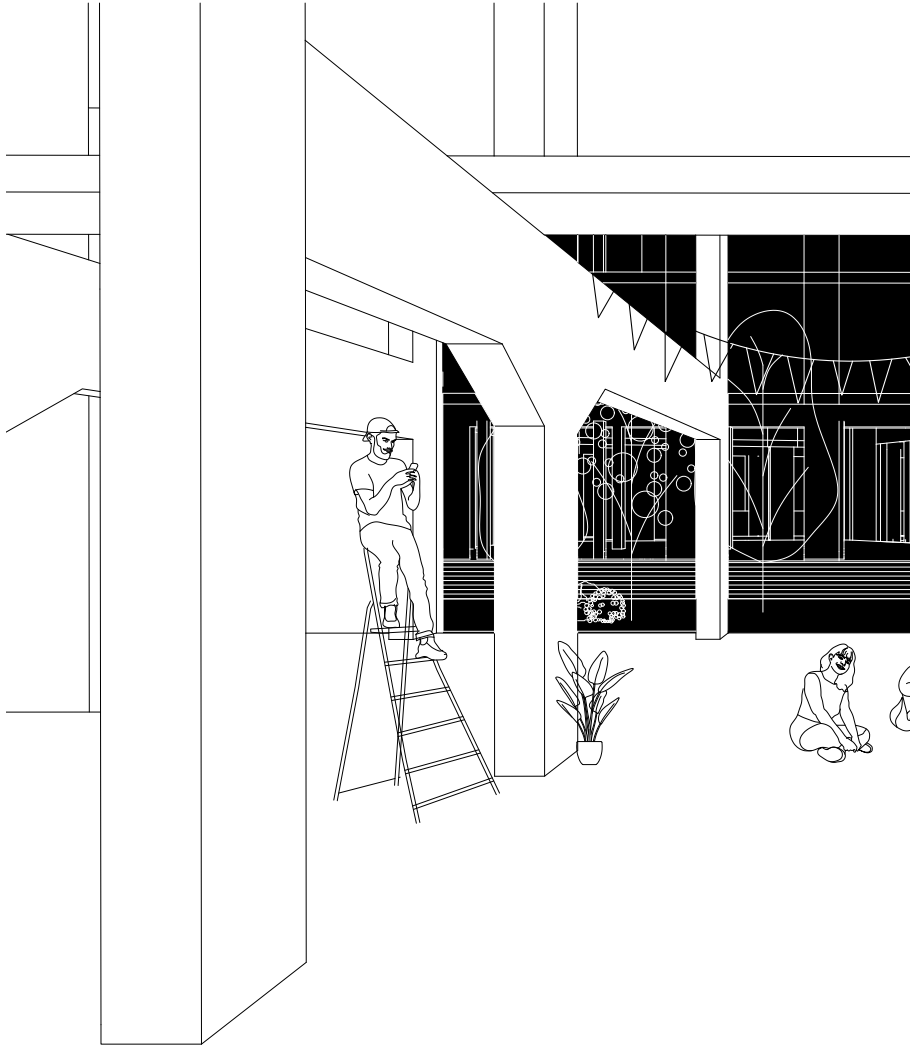
plan par l'auteur  
Les occupation populaire et l'entrée dans la non-mixité *queer*  
Plan Rez-de-Chaussée

*un jeune âge. On a également souligné les risques accrus pour les personnes LGBTI de tentatives de suicide, idées de suicide, dépression et anxiété. Elles ont généralement un plus grand besoin de soutien psychologique et mental pour faire face aux discriminations et stigmatisations dont elles font l'objet. »*

Au-delà des problèmes de santé auxquels les personnes *queer* font face, elles sont aussi souvent mal accompagnées dans les systèmes médicaux. Avec un personnel de santé qui n'aurait reçu que peu ou pas d'informations concernant les spécificités liées à la sexualité des personnes aux pratiques homosexuelles par exemple, mais aussi avec les problèmes spécifiques que les personnes trans, intersex, et non-binaire peuvent rencontrer. En plus de cela, il peut arriver que des personnes LGBTQIA+ soient elles-mêmes victimes d'abus ou de discriminations lorsqu'elles consultent des professionnels de santé. Ceci s'explique notamment par le manque de formation et d'informations aussi bien dans le corps médical que dans les écoles et le système scolaire où la question de la santé et de la sexualité LGBTQIA+ est mal, peu ou pas du tout prise en charge.

#### **5.2.4 Care giving, un lieu de célébration**

La culture comme porte d'entrée, le logement comme enjeu spécifique et politique, et l'accès au soin, à la formation et à l'information comme problématiques *queer*. C'est avec ces ambitions programmatiques que ce forme ce projet d'architecture, qui d'ailleurs vient tout à fait s'insérer dans les préoccupations de la ville de Bruxelles qui a publié en 2018 l'« *Accord de majorité 2018-2024 : une ville internationale apaisée et solidaire* ». Cet accord présente différents points sur lesquels la ville s'engage à travailler, et certains d'entre eux concernent l'intégration et l'inclusion de la communauté LGBTQIA+ dans la ville. Et toujours selon l'étude « *A long way to go for LGBTI equality* », Bruxelles est placée deuxième ville européenne la plus inclusive envers la communauté *queer*. Ce qui place évidemment Bruxelles comme un lieu privilégié, mais ce qui permet donc de rendre plus possible et envisageable l'existence de projets qui sont axés sur l'intégration des personnes *queer* dans la ville, et par extension, dans la société.







### 5.3 Prendre le temps avec des attentions particulières

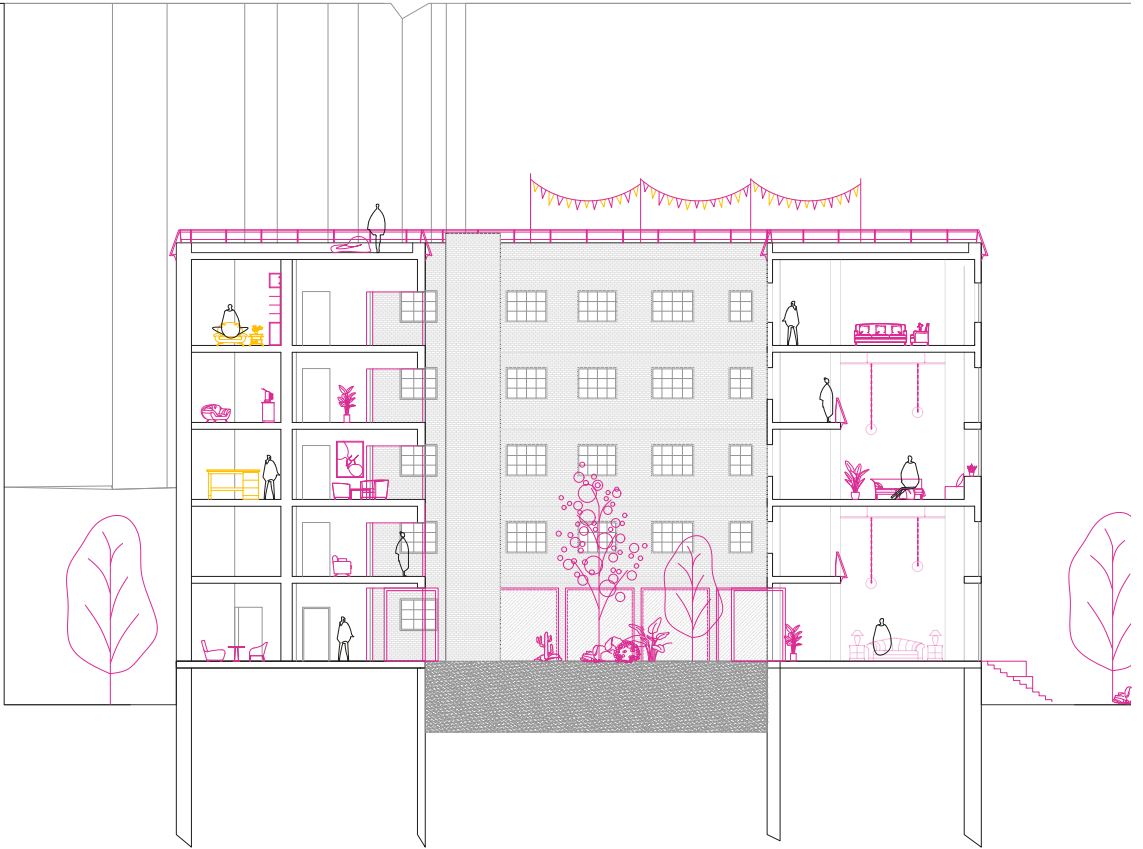
Le projet d'architecture s'installe donc dans un lieu, l'ancien commissariat de police, avec un programme à la fois spécifique et pérenne, tous deux explicités dans les chapitres précédents. L'enjeu du projet est de pouvoir intégrer des ambitions programmatiques dans un lieu déjà existant, et ainsi trouver des stratégies pour en faire un lieu qui répond aux problématiques exposées dans cet écrit.

#### 5.3.1 L'ouverture face à l'intimité

Avec le programme évoqué, il est important que le projet d'architecture traite des questions qui lie à la fois sa capacité à être ouvert sur l'espace public et accessible à tous, tout en gérant un degré de fermeture pour des occupations plus spécifiques et qui demandent une certaine protection.

Pour ce qui est du programme lié à la culture, il se doit d'être directement accessible depuis la rue, étant ainsi une véritable porte d'entrée qui permet ensuite de découvrir tout un programme, lui aussi ouvert librement. Cet espace se doit d'être assez grand pour accueillir des événements divers et un nombre de personnes conséquent. Cette partie du bâti peut jouer le rôle d'une rue intérieure qui sert d'espace tampon menant aux logements. C'est son rôle de main tendue vers l'espace public et populaire qui est important, car cela permet de rendre l'aspect culturel accessible et inclusif tout en créant de la visibilité. Ce qui se doit aussi d'être accessible, mais sans être exposé, est la partie du programme qui touche à la santé. Les lieux de formations et d'informations se doivent d'accueillir facilement des groupes mais aussi des personnes à la recherche de renseignements. Tout en ayant un accueil qui permet de rediriger des personnes venues pour une information plus personnelle, un rendez-vous médical, une consultation ou toute autre activité qui requière un degré d'intimité et d'anonymat nécessaire pour se sentir correctement pris en charge. Pour donner la possibilité d'accéder à un *safe-space* porté sur le soin, il est important d'avoir des lieux qui fonctionnent en non-mixité partielle. C'est-à-dire que certaines salles de réunion, d'attentes ou de consultations ne sont accessibles qu'aux personnes *queer*.

Concernant le logement, celui-ci aussi fonctionne en non-mixité partielle, avec des logements qui globalement sont pris en charge par le principe de CLT (Community Land Trust). C'est-à-dire que la propriété du bâti et du terrain appartient à une communauté, ce qui permet de gérer et plafonner les prix des loyers et de les rendre accessibles, mais aussi de se représenter comme un ensemble lors d'instances de décisions concernant le bâti ou concernant le quartier. D'autres logements, eux, sont la propriété d'une association venant en aide aux jeunes qui sont expulsés de



coupe par l'auteur  
Le logement en non-mixité partielle  
Coupe dans l'ancien fortin

leur domicile familial, comme le Refuge, et ont des logements collectifs, mais qui fonctionnent en non-mixité pour s’assurer d’en faire un espace où les jeunes puissent avoir ce sentiment de « chez soi ». Un autre lieu, qui d’origine est non-mixte, devient commun : les toilettes. Toutes les toilettes de ce projet sont non-genrées, en plus d’être collectifs, sont un véritable lieu de passage.

### **5.3.2 L’accès et le rapport à l’espace public**

Il est important pour un projet qui regroupe plusieurs ambitions de se rendre accessible de manière adéquate et selon les services qui y sont proposés. Un service de grande envergure comme un centre de culture se doit d’offrir une ou des entrées variées et facilement identifiables pour s’assurer une certaine popularité. Quant au contraire, un centre de soin se doit d’être suffisamment ouvert pour être identifiable comme un lieu de soin, mais doit aussi fournir une entrée plus discrète et anonyme pour des personnes qui ne souhaiteraient pas être reconnues à l’entrée de l’institut. Le Centre de culture, qui longe une grande partie de la rue du marché Charbon, peut s’ouvrir entièrement, partiellement, ou bien se fermer selon le type d’évènement qui y est organisé. Il y a donc une entrée qui se trouve au même endroit que l’entrée actuelle du commissariat qui mutualise à la fois l’accès aux logements et au centre de soin, qui se trouve lui dans les étages. L’entrée et l’accueil du centre culturel, avec les services qui y sont liés comme les toilettes et les vestiaires, sont organisés dans un lieu commun qui est le bar, ouvert sur la rue, et qui donne une perspective sur le centre culturel.

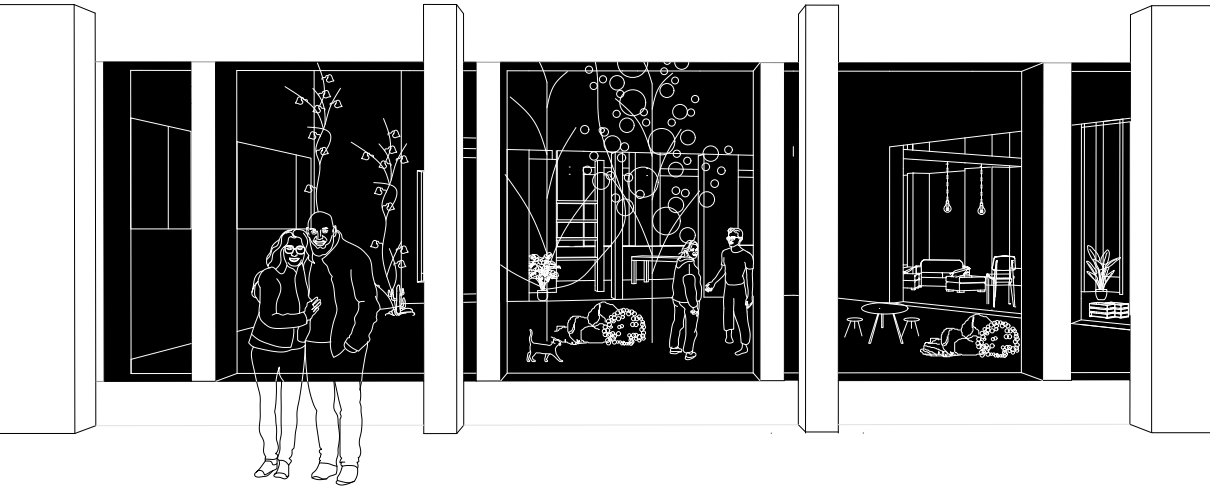
L’espace de la rue, même s’il a été précisé dans ce travail comme étant un lieu qui ne fait pas toujours preuve d’égalité, est un lieu, en pratique, partagé et populaire. La rue a donc le caractère le plus public, et si on y associe un lieu qui y est ouvert directement, celui-ci gagne un caractère également public. Les espaces dédiés à la culture et à l’accueil du public y sont, pour cette raison, attelés directement. On occupe donc l’espace public du bâti, mais aussi la rue qui s’y confond et, même, s’y prolonge. La rue et le bâtiment se mêlent et accueillent en même temps des activités qui peuvent se mutualiser. Une exposition libre, un marché d’art, une performance, une petite représentation, un gala, un repas collectif etc. Le rez-de-chaussée du bâtiment qui longe la rue du marché au charbon est donc ouvert et offre à la ville un nouvel espace versatile<sup>65</sup> qui, une fois traversé, donne sur un jardin et une nouvelle façade, l’ancien fortin du commissariat de police.

### **5.3.3 L’occupation des espaces liés au temps**

L’occupation des lieux présents dans le projet ne se fait pas de la même manière. Certains, comme l’espace dédié à la culture, se doivent d’être appropriables au plus

---

<sup>65</sup> fait référence à la citation de Chris Blache présente dans le chapitre 5.3.3



grand nombre, quant au contraire des lieux comme la santé travaillent avec la non-mixité. Mais au-delà de concevoir des espaces et d’y limiter leur accès, diviser l’espace selon le temps permet d’y multiplier les usages en diversifiant ses occupations.

*« Une solution pour construire une ville plus paritaire c’est de tout manière construire une ville où il y a davantage de mixité ? - Oui tout à fait, plus on crée de mixité d’usage plus on diversifie, plus on donne de la versatilité à un espace. Par versatilité j’entends que cet espace soit flexible, que tout le monde à un moment, puisse se l’accaparer, y compris par des groupes non mixte, alors que à un autre moment à un autre temps ça sera accapable par d’autres.*

*Dès lors qu’on fait ça, ont créé de la mixité au sens large, on va faire baisser aussi le niveau d’insécurité parce que c’est une façon d’approcher ces questions-là, c’est à dire ‘comment je vais me sentir bien’ et c’est en créant les conditions pour faire ça »*

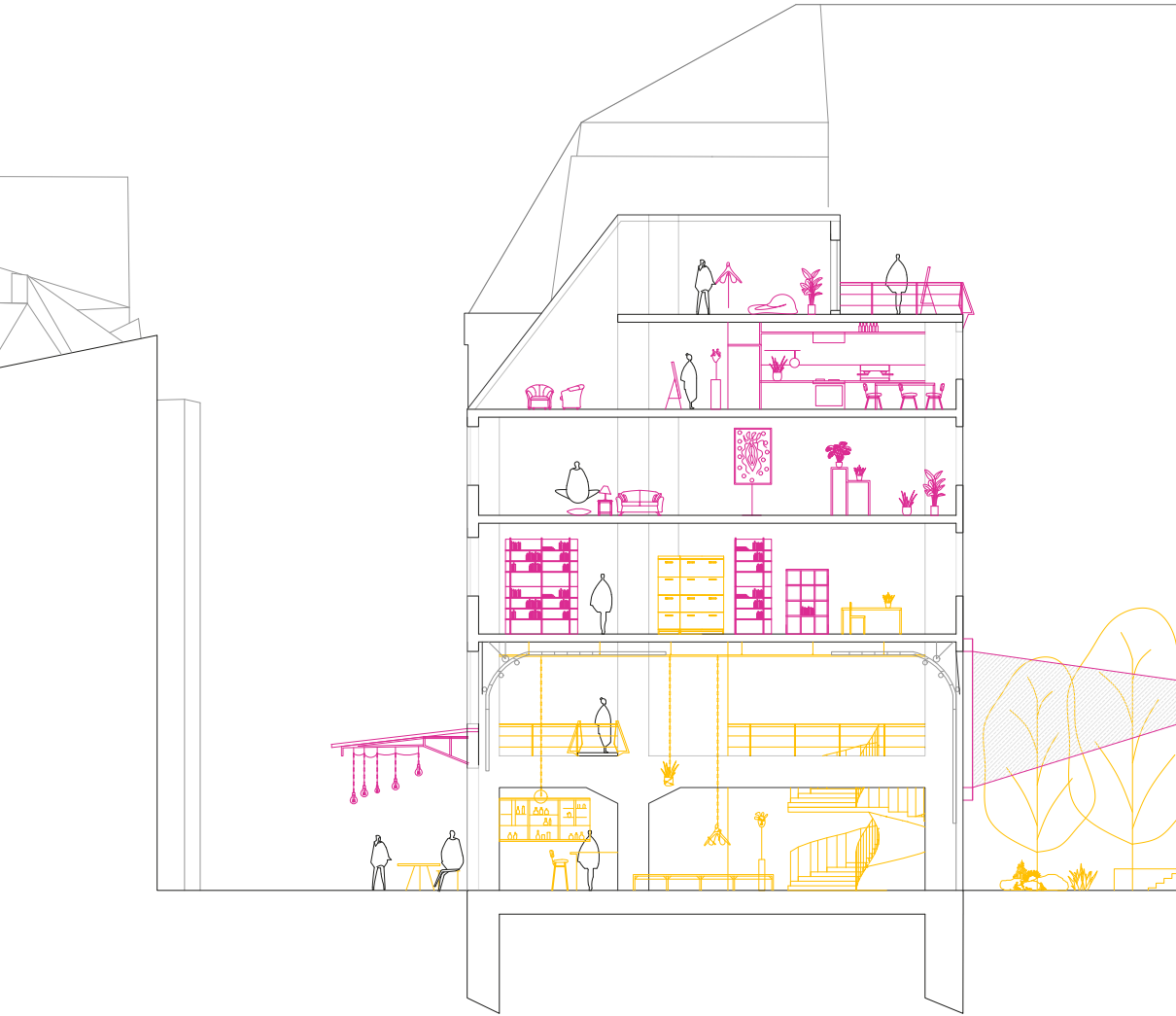
Chris Blache<sup>66</sup>

Ainsi, il doit être possible d’avoir des espaces qui accueillent des groupes en non-mixité un temps, et au contraire, faire preuve d’une grande mixité à un autre moment. D’où la nécessité d’avoir un espace qui peut se fermer et s’ouvrir selon les degrés d’accès nécessaires à l’activité que le lieu accueille. Par exemple, le centre culturel peut être ouvert toute la journée sur la rue, laissant la possibilité à toute personne présente dans l’espace public d’y rentrer, et lors de la fermeture du centre, accueillir un groupe de performance en fermant l’accès depuis la rue et l’autorisant uniquement depuis le bar. L’espace le plus grand peut alors se transformer et passer d’un espace mixte à un espace non-mixte pour le temps d’une occupation. Tout comme le centre médical, qui fonctionne principalement en non-mixité, il se doit de pouvoir accueillir sur des temps de formation des groupes mixtes, ou des membres du personnel médical qui viennent pour un séminaire, un workshop ou un groupe de travail.

La versatilité de l’espace permet de le rendre accessible à tous, mais peut-être pas tous en même temps, ou alors pas tout le temps. Cela ne veut pas dire que l’ensemble du projet est destiné à ne fonctionner qu’en non-mixité partielle pour toute son existence, mais que ce projet, lui aussi, sert d’outil *d’empowerment*. En mettant en avant les problématiques *queer*, en rendant visible cette communauté, en rendant accessible sa culture, il est possible de briser les tabous et les réticences qui sont émises à l’égard de la communauté *queer*.

---

<sup>66</sup> Lors de l’émission « *Grand bien vous fasse ! La ville est-elle sexiste ?* » du jeudi 12 mars 2020







photographie prise par l'auteur,  
pendant la manifestation du 8 mars,  
journée internationale des droits des femmes

## 6 Conclusion

Ce mémoire est un travail d'engagement *queer* mais est aussi ancré dans un féminisme inclusif, intersectionnel, pro-sexe et certainement radical. Cette recherche est le fruit d'une réflexion qui se construit sous ce prisme. Un regard sur l'architecture, sur nos habitudes de concevoir, de vivre et d'organiser l'espace. Un regard que l'on n'a pas l'habitude d'entendre ou de concevoir, car on cultive encore cette habitude des non-dits et de la tradition en architecture qui place le sexe comme une question annexe voir même comme une non-question. Mais ce mémoire a bien sûr une portée politique et militante, pour venir chambouler nos idées préconçues et requestionner nos habitudes de construction au caractère oppressif.

Ont été présentés dans ce travail, à tour de rôle, des exemples dans la ville et dans nos édifices qui font preuves d'inégalités sans pour autant être remis en cause, car le système en place ne met pas en lumière l'injustice qu'il crée. Pourtant sont présentés dans la première partie de cette recherche, un panel de ces constructions d'apparence « normale ». Et c'est bien cela qui pose problème ici, car la définition de la normalité en société, tout comme dans le domaine de la construction, n'est pas juste. Aussi bien dans les lieux publics populaires, comme la place de la Bourse, que des lieux qui ont un impact direct dans l'apprentissage des rapports à autrui, comme les cours d'école. L'organisation de ces lieux se fait « par défaut ». En ne faisant pas le choix engagé de construire en questionnant les normes, sont alors mis de côté celles et ceux qui sont « hors-normes ». Et la liste des minorités, ironiquement, est longue, car la norme se définit par et pour les personnes blanches, cisgenre, hétérosexuelles, et valides. C'est pour cela que l'on retrouve en architecture des « normes PMR », des pourcentages de « logements inclusifs » ou toutes autres réglementations qui mettent en évidence le fait que ces « préoccupations » ne se contentent qu'au minimum de l'accessibilité, quand en réalité elles devraient ne pas faire exception. S'il existe des multitudes d'initiatives informelles et spontanées qui viennent s'opposer aux systèmes dans lesquelles elles survivent, alors il est difficile de nier leur nécessité. A l'image, lorsqu'il s'agit des présences *queer*, que sont des bars, des cinémas, des librairies, des clubs, des associations qui sont installées dans Bruxelles, mais aussi dans d'autres villes, qui font vivre une histoire et une culture *queer* tout en jouant un rôle dans l'espace public. L'architecte a sa responsabilité dans sa manière de concevoir. Il est possible et nécessaire de construire la ville et les lieux que nous habitons en embrassant ce qu'il se passe derrière les rideaux et des espaces à soi. Pour que chacun puisse vivre sans honte et avec la liberté d'être et d'aimer qui l'on désire dans les rues.

Ainsi le propre de l'architecte est de mettre en avant et en usage les outils qui sont à sa disposition. Et si les constructions actuelles ne sont pas justes, il faut utiliser de nouveaux outils pour les réparer. En plaçant la visibilité, l'accessibilité et la temporalité

comme des outils indispensables à une construction, on met en avant des principes d'équité qui ne peuvent pas être ignorés. Accentuer la visibilité force l'architecte à voir et à admettre le caractère exclusif de l'architecture, pour ensuite trouver des moyens de mettre en avant et en valeur des principes qui, eux, sont inclusifs. S'efforcer de placer l'accessibilité comme un enjeu majeur dans l'organisation d'un projet, permet de s'assurer de la considération des besoins spécifiques de ses utilisateurs riches. C'est donner la possibilité à n'importe quelle personne d'accéder et de se mouvoir librement en jouissant de l'espace comme tout autre. Placer les principes liés au *care* comme essentiels, c'est considérer que le soin que l'on apporte aux autres est nécessaire pour bien vivre ensemble. C'est-à-dire que, dans le projet d'architecture, on s'assure que ce qui est construit sert autrui et ne limite jamais la liberté. En effet, beaucoup de stratégies, qui sont sensées servir l'intérêt du plus grand nombre, se font souvent au profit de l'économie, que ce soit d'espace, d'argent ou de temps. Parce qu'il est bien plus difficile de redéfinir des normes existantes, pour un intérêt humain, que de les suivre à la lettre. Pourtant, avoir connaissance de ces normes et les confronter offrent, en réalité, au projet d'architecture, une dimension à la fois inclusive, mais aussi politiquement engagée dans une volonté d'être plus juste. Être conscient·e que ces normes nous dirigent permet aussi de questionner leur légitimité. Invoquer la question de la temporalité dans un projet d'architecture permet de diviser l'espace sans en faire un lieu exclusif. Donner la possibilité au bâti d'accueillir selon divers degrés d'ouvertures permet d'en faire à la fois un espace ouvert et accessible à toutes et un lieu qui permet de protéger lorsque cela est nécessaire. Il est important de donner à un lieu la possibilité de devenir un *safe space* qui prend en considération le vécu et l'expérience de personnes qui sont mises de côté dans des espaces dit « normaux ».

Trouver refuge dans les locaux de la police peut paraître logique lorsque l'on est un homme blanc, cisgenre hétérosexuel et valide. Cela ne l'est pas forcément quand on est noir·e, arabe ou victime de racisme systémique et de violence policière. Pas forcément quand on est une femme victime de violences ou d'agressions et que, lors d'un dépôt de plainte, nos accusations sont remises en cause, et que l'on doute de la légitimité de notre propos jusqu'à refuser la plainte. Pas forcément quand on est homosexuel·le ou une personnes trans et que l'on a assisté·e soit à l'inaction, soit à l'oppression exercée par les autorités à travers l'histoire ou bien des expériences de vécu personnel. Pas forcément quand notre invalidité, liée à un handicap physique ou mental, limite notre accès aux services de la police et/ou, lorsque l'on parvient à y accéder, on y est discriminé·e. Donc non, on ne trouve pas forcément refuge chez la police. Du moins pas quand on ne possède pas le privilège de voir l'appareil policier comme un

symbole de justice<sup>67</sup>. S'installer dans un commissariat de police pour réclamer un lieu de visibilité et d'accessibilité de manière pérenne est donc très symbolique. Célébrer la culture et protéger la communauté *queer* grâce à un lieu dédié qui la représente permet de contrebalancer les inégalités dont cette communauté est encore victime. Cela permet aussi d'offrir à la ville un nouveau lieu symbolique et d'appuyer ainsi les volontés d'intégration de la communauté LGBTQIA+, qui ont été émises à la fois par la communauté *queer* elle-même, mais aussi par la ville.

En plaçant le sexe dans la ville comme un enjeu à la fois intime, politique et humain, il est possible de s'éduquer collectivement, faire face aux appréhensions qui font de ce premier un moyen d'oppression dans la société actuelle. Cela ne veut pas dire qu'il faut prôner constamment le sexe comme étant la seule chose qui nous lie et qui gère nos relations à autrui. L'architecture est un outil, tout autant que le sexe, qui fait naître ce qui nous sépare aussi bien que ce qui nous rassemble. Et nos villes, nos rues, nos bancs, nos pavés et nos briques sont les témoins de ces rapports de force avec le genre et la sexualité. Il est difficile de se résoudre à laisser exister encore aujourd'hui des constructions de la honte et de la répression. C'est pour cela qu'il est autant important de militer dans son quotidien. En occupant la rue, en manifestant, en criant qu'elle est à nous aussi, à celles et ceux qui ne jouissent plus de l'espace public et qui s'enferment dans la noirceur des placards. Aussi important de pouvoir réclamer le privilège du droit d'être libre, d'être, d'aimer qui l'on veut, où l'on veut, quand on veut.

Tenter à la fois de définir un espace *queer*, mais également de le requestionner et en parallèle de questionner nos espaces existants, permet de mettre en lumière des éléments qui, pourtant toujours présents, ne sont jamais visibles. Aussi bien des éléments de séparation que des possibilités d'unions. Admettre qu'un espace n'est pas inclusif, c'est lui donner la possibilité de le devenir plus. Plus que des espaces définis et fermés, des possibilités d'ouverture et de redéfinition. Avoir une position *queer* et pointer du doigt des inégalités, n'est pas équivalent à s'asseoir de manière passive en espérant que les choses changent. C'est prendre le risque de frustrer nos habitudes, nos conceptions et notre imaginaire collectif. C'est aussi faire preuve de naïveté et d'optimisme pour rendre supportable le caractère oppressif et la violence que peuvent créer nos espaces « traditionnels ». Mais c'est un travail d'architecte que d'être optimiste. De construire ou déconstruire pour un futur plus tolérable, faire de la place, là où avant, il y avait des murs. Alors oui, c'est dérangent, et ce travail l'a été aussi, puisqu'il nous force à regarder autrement et peut-être même à admettre

---

<sup>67</sup> S'ajoute à ce constat les révoltes et manifestations qui ont débutées en mai et juin 2020. Celle-ci se positionnent contre les violences policières et le système raciste qui y est rattaché, suite à la mort au État Unis de George Floyd, faisant échos à la mort d'Adama Traoré en 2016 en France, et rappel également la mort de la militante Marsha P. Johnson en 1992 qui a jouée un rôle important dans la luttes des droits LGBTQIA+.



que l'on a soi-même eu un rôle d'opresseur·sseuse. Et je l'admets : en rien mon statut de minorité sexuelle n'efface mon privilège blanc et cisgenre. Mais jamais la violence, la peur, la résilience que chaque personne *queer* a déjà ressentie ne devrait être justifiable. L'ignorance et la haine de ceux qui oppressent ne devraient jamais être tolérées, ne devraient jamais nous diriger. Ne devraient pas survivre des systèmes qui nous réduisent au silence, nous font souffrir et nous tuent. Déconstruire les normes et se réapproprier des symboles d'oppression, est le fer de lance des luttes pour les droits LGBTQIA+ et les droits des minorités en général. Rendre accessible un savoir, mettre bout à bout les observations, connecter les points pour déconstruire ce qui nous détruit. Si la responsabilité de l'architecte est de participer à la construction de nos lieux de vie, alors, les outils de leur travail devraient intégrer la considération du soin d'autrui. Les architectes doivent se soucier du bien-être de toutes et tous. Faire preuve de bienveillance est certainement une qualité que chaque architecte se doit d'avoir pour construire de manière équitable.

Quid des normes ? Si elles nous oppressent, il est de notre devoir de lutter contre. Les *queer* en témoignent, il est possible et même nécessaire, de s'en défaire.



## 7 Bibliographie

### Livres

BUTLER Judith, ATHANASIOU Athena, *Dépossession*, Diaphanes, 2016.

BUTLER Judith, *Trouble dans le genre, Le féminisme et la subversion de l'identité*, Edition La Découverte, Paris, 2005. 2006 pour la traduction française par Cynthia Kraus.

CHOLLET Mona, *Sorcières La puissance invaincu des femmes*, ZONE, 2018.

CHOLLET Mona, *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, ZONE, 2015.

DESPENTES Virgine, *Kīng Kōng théorie*, Grasset, 2006.

FEDERICI Silvia, *Le capitalisme patriarcal*, La fabrique édition, 2019.

FOUCAULT Michel, *Histoire des systèmes de pensée, extrait de Surveiller et punir*, Gallimard, 1975.

JACOBS Jane, *Déclin et survie des grandes villes américaines*, Mardaga, 1991.

PLUVINAGE Gonzague, *SEX IN THE CITY, Les lieux du plaisir à Bruxelles du 19e siècle à la révolution sexuelle*, Historia Bruxellea, Edition du Musée de la Ville de Bruxelles, 2018.

PRECIADO Paul B., *Pornotopie An Essay on Playboy's Architecture & Biopolitics*, Zone Books, 2014.

RAIBAUB Yves, *La ville faite par et pour les hommes*, Belin, collection Égale à égal, 2015.

TRONTO Joan, «Un monde vulnérable. Pour une politique du care» Paris, La Découverte, 1993.

TUMELAIRE Virginie, *Genre et espace publics Donner de l'espace à l'égalité de genre*, Amazone asbl, 2015.

VAN ENIS Nicole, *Féminismes pluriels*, Edition Aden, 2012.

VILLANI Tiziana, *Psychogéographies urbaines, corps, territoires et technologies*, Eterotopia, 2014.

VRANKEN Apolline, *Des béguinages à l'architecture féministe*, Editions Université des Femmes, 2018.

WITTIG Monique, *La pensée Straight*, Édition Amsterdam, 2018.

\_\_\_\_\_, *Manual for Gender Mainstreaming in Urban Planning and Urban Development*, Urban Development Vienna, 2013

## Articles

BACQUÉ Marie-Hélène, et BIEWENER Carole « L'empowerment, un nouveau vocabulaire pour parler de participation ? » dans *Idées économiques et sociales*, vol. 173, no. 3, 2013, pp. 25-32.

BLIDON Marianne, « La casuistique du baiser », dans *EchoGéo* [En ligne], 5 | 2008

DELALANDE, Julie. « *La cour d'école. Un espace à conquérir par les enfants* », *Enfances & Psy*, vol. no 33, no. 4, 2006, pp. 15-19

DESCHAMPS Catherine, «Discrimination, genre et espaces public Parisiens, l'effet pervers est pavé de bonne intentions» dans *Journal des anthropologues* n°150-151, 2017

DESCHAMPS Catherine et GAISSAD Laurent, « Pas de quartier pour le sexe ? », dans *EchoGéo* [En ligne], 5 | 2008, mis en ligne le 04 juin 2008, URL : [<http://journals.openedition.org/echogeo/4833>] ; DOI : 10.4000/echogeo.4833]

DONNEN Alexandre, «La place Fontainas comme espace frontière. La production de la ville au regard de la sexualité, du genre, de l'ethnicité et de la classe sociale» dans *Brussels Studies*, 2019

FRAISSE, Geneviève. « Le devenir sujet et la permanence de l'objet », dans *Nouvelles Questions Féministes*, vol. vol. 24, no. 1, 2005, pp. 14-23.

JACQUEMART Alban, et MASCLET Camille. « *Mixités et non-mixités dans les mouvements féministes des années 1968 en France* », dans *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, vol. 46, no. 2, 2017, pp. 221-247.

JOSEPH Isaac, Prises, réserves, épreuves. dans *Communications*, 65, 1997, L'hospitalité . pp. 131-142

LAURENT Véronique «L'éthique du care selon Joan Tronto», dans *Axelles Hors-série* N°195-196 / p. 62-65 Janvier-février 2017 [<https://www.axellemag.be/ethique-care-joan-tronto/>]

RÉGNY Marjolaine, Note de lecture du rapport «State-of-the-art study focusing on the health inequalities faced by LGBTI people» (Commission européenne, juin 2017), 2018.

REBILLARD Anne, de VERDALE LAURE, « Dynamiques du genre. (introduction) », dans *Terrains & travaux*, 2006/1 (n° 10), p. 3-17. DOI : 10.3917/tt.010.0003. URL : <https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2006-1-page-3.htm>

VALLERAND Olivier, «Regards *queers* sur l'architecture: Une remise en question des approches identitaires de l'espace» dans *Captures*, vol. 1, no 1 (mai), hors dossier, 2016

PRECIADO Paul B., «Cartographie *queers*», dans *GÉO-ESTHÉTIQUE* Edition B42, mars 2014.

Sandra LAUGIER, « CARE, philosophie », dans *Encyclopædia Universalis* [URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/care-philosophie/>]

WEINBERG Achille, La sexualité aujourd'hui, La libération sexuelle et ses lendemains, dans *Science Humaine*, Mensuel N° 130 - Août/Septembre 2002

## Mémoires

BRAMI Léa, *Je suis aigrie et en colère, Re-questionner l'espace muséal à travers le genre féminin*, Mémoire Paris Malaquais 2019.

DUPERRAY Pierre, *Ghetto(s) du Marais, idées reçues, images reçues*, École d'architecture de la ville et des territoires, Marnes la Vallée, 2012

GUÉGUEN Manon, MACHADO Ulisses, PETITJEAN Anaïs, *Haking space acting queer*, Mémoire Paris Malaquais 2018

MARTINEAU Émilie, *Le bar lesbien, un commerce militant en voie de réapparition à Bruxelles*, Master interuniversitaire de spécialisation en études de genre Bruxelles, 2017/2018.

## Conférences

BIARROTTE Lucile, *Les toilettes : construction spatiale et sociale*, Conférence TEDxChampsÉlyséesWomen, 2017

## Sites

-<https://www.ifop.com/publication/to-bi-or-not-to-bi-enquete-sur-lattirance-sexuelle-entre-femmes/> (consulté le 13.11.19)

-[\[https://www.facebook.com/architecturequidegenre/\]](https://www.facebook.com/architecturequidegenre/)(consulté le 13.11.2019)

-<https://www.sillylilly.net/-barscafes> (consulté le 15.11.2019).

- <http://lesbibru.blogspot.com/p/associations.html>. (consulté le 15.11.2019)

-<https://www.straight-universe.com/lesbian-life-in-brussels/> (consulté le 03.10.2019)

-<http://www.slate.fr/culture/83605/52-genre-facebook-definition#cisgenre> (consulté le 26.12.2019)

- <https://www.history.com/news/stonewall-riots-timeline> (consulté le 28.12.19)

-[https://www.tdg.ch/\\_external/interactive\\_wch/tdg/2019/feminisme/index.html](https://www.tdg.ch/_external/interactive_wch/tdg/2019/feminisme/index.html) (consulté le 02.01.2019)

- <https://techtalk.currys.co.uk/gadgets/fitness-smart-watches/best-cities-wellbeing-index/> (consulté le 06.01.2019)

- <http://www.genre-et-ville.org/page-d-exemple/>] (consulté le 14.02.2020)

- <https://agendaqueer.com/> (consulté le 20.02.2020)

-<http://theconversation.com/from-gay-nazis-to-were-here-were-queer-a-century-of-arguing-about-gay-pride-78888> (consulté le 14.03.2020) - <https://www.nytimes.com/2015/06/26/arts/weekend-entertainments-from-the-archives-of-the-new-york-times.html> (consulté le 14.03.2020)

-[https://www.huffingtonpost.fr/entry/les-zones-sans-ideologie-lgbt-en-pologne-setendent-de-maniere-inquietante\\_fr\\_5e34020ec5b6f26233279605](https://www.huffingtonpost.fr/entry/les-zones-sans-ideologie-lgbt-en-pologne-setendent-de-maniere-inquietante_fr_5e34020ec5b6f26233279605) (consulté le 14.03.2020)

-<https://www.metroweekly.com/2007/10/pride-flyin-flag/> (consulté le 14.03.2020)

- [<https://www.naastmonique.pink/about.html>] (consulté le 27.03.2020)

## Flims

ROBINSON Angéla (réalisatrice), *Professor Marston and the Wonder Women*, Boxspring Entertainment Topple Productions, 2017, 108 minutes.

BÈKA Ila & LEMOINE Louise (réalisateur rice), *Koolhaas Houselife*, BèkaPartners, 2006, 37 minutes.

BONG Joon-ho (réalisateur) *Parasite*, Barunson E&A, 2019, 132 minutes.

LIVINGSTONE Jennie (réalisatrice) *Paris is Burning*, 1991

## Émissions

BRAMI Léa «Les quatre espaces et l'entité immatérielle», *Interférence*, 2019

DE SAINT MAURICE Thibaut, «Grand bien vous fasse, La ville est elle sexiste ? », France Inter, 12 mars 2019 52 min avec Anne-Sophie Kehr, Dominique Poggi, Chris Blache, Edith Maruéjols.

KERVAN Perrine, « Sortir les lesbiennes du placard », *France Culture* 4 novembre 2019.

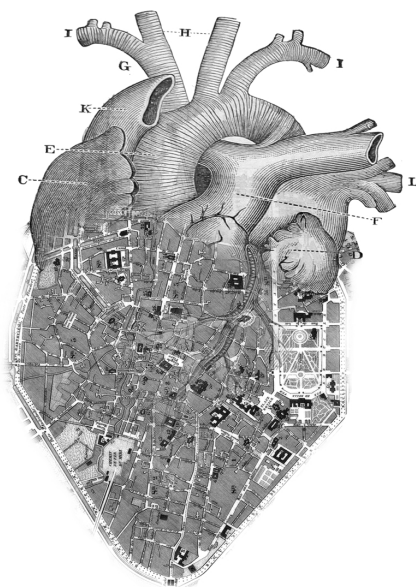
RICHEUX Marie « Par les temps qui courent », *France Culture* le 28 mai 2019

TUAILLON Victoire, «Les couilles sur la table», *Binge audio* 3 octobre 2019.



## Résumé

Existe-t-il une architecture *queer* ou des espaces hétéronormés ? Peut-on percevoir et construire avec un « prisme *queer* », quand on est sous l'emprise de systèmes normatifs et que l'on essaie de s'en défaire par un travail en & sur l'architecture ? Ces dernières années ont été marquées par la multiplication de recherches, liées au genre, au sexe et à la sexualité. Et en architecture aussi, il est légitime de se poser la question de l'influence et de la présence de ces questions dans ce domaine. Quel est l'état à la ville de Bruxelles, est-elle un territoire conquis ou en cours d'appropriation pour les femmes\* et la communauté *lgbtqia+* ? Quels outils peuvent développer les architectes pour construire en ayant conscience des problématiques spécifiques *queer* ? En faisant appel à des stratégies d'occupation de réappropriation de lieux existant et représentatifs d'un système d'oppression ? Comment vient-on servir les intérêts d'une communauté minoritaire, tout en rendant sa culture et son histoire accessible ? Ce sont là des questions qui forment l'ensemble de ce travail, et dont les réponses se composent dans un projet d'architecture.



*« Dans l'architecture il ne faut pas oublier que l'on construit pour les gens, ils vivent  
dans ce que tu construis »  
Mon père*

the 1990s, the number of people in the world who are poor has increased by 1 billion.

There are many reasons for this. One is that the world's population has increased by 1 billion in the last 20 years. Another is that the world's economy has not grown fast enough to keep up with the population growth. A third is that the world's resources are being used up too fast. A fourth is that the world's climate is changing, and this is making it harder for people to live in some parts of the world.

There are many things that we can do to help solve these problems. One is to stop using so many resources. Another is to grow more food. A third is to help the poor people in the world. A fourth is to take care of the environment.

There are many things that we can do to help solve these problems. One is to stop using so many resources. Another is to grow more food. A third is to help the poor people in the world. A fourth is to take care of the environment.

There are many things that we can do to help solve these problems. One is to stop using so many resources. Another is to grow more food. A third is to help the poor people in the world. A fourth is to take care of the environment.

There are many things that we can do to help solve these problems. One is to stop using so many resources. Another is to grow more food. A third is to help the poor people in the world. A fourth is to take care of the environment.

There are many things that we can do to help solve these problems.

One is to stop using so many resources. Another is to grow more food. A third is to help the poor people in the world. A fourth is to take care of the environment.

There are many things that we can do to help solve these problems. One is to stop using so many resources. Another is to grow more food. A third is to help the poor people in the world. A fourth is to take care of the environment.

There are many things that we can do to help solve these problems. One is to stop using so many resources. Another is to grow more food. A third is to help the poor people in the world. A fourth is to take care of the environment.

There are many things that we can do to help solve these problems. One is to stop using so many resources. Another is to grow more food. A third is to help the poor people in the world. A fourth is to take care of the environment.

There are many things that we can do to help solve these problems. One is to stop using so many resources. Another is to grow more food. A third is to help the poor people in the world. A fourth is to take care of the environment.